

N° 37 -- 4 JUILLET 1929

# CINÉMONDE

ANITA  
PAGE



**1fr**

**CINÉMONDE  
PARAIT LE  
JEUDI**

Directeurs :  
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

**20** pages dans ce numéro

# CINÉMONDE ACTUALITÉS

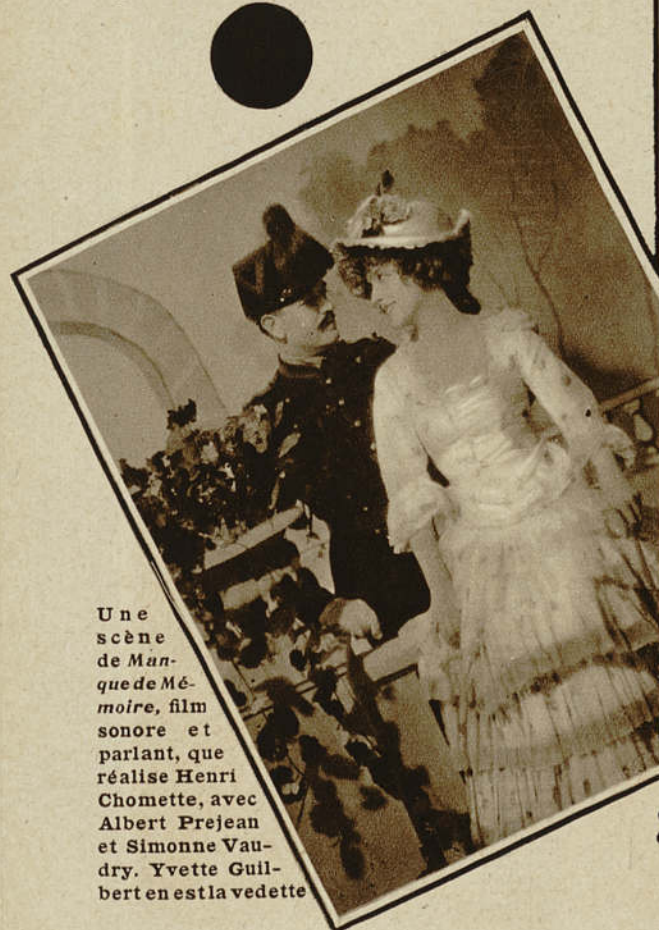
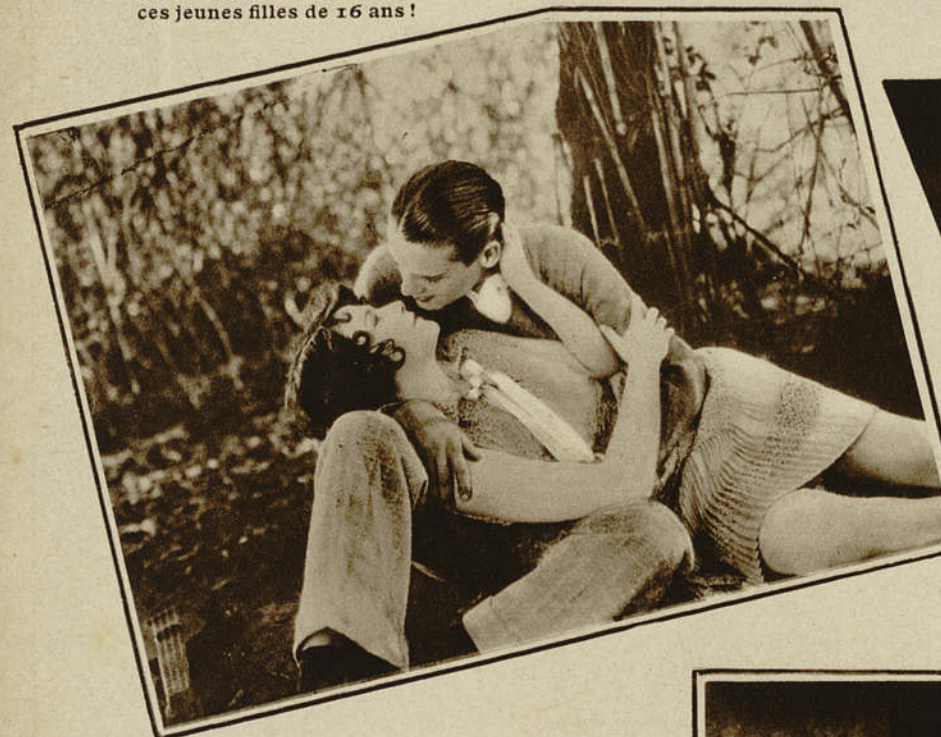
Les Désaxés, c'est une étude de mœurs. Dans cette scène, l'étudiant Tom Carr semble vouloir se livrer à une agréable étude des lèvres de l'ingénue Hélène Foster. Ah ! ces jeunes filles de 16 ans !



Après l'absence... Nicolas Rimsky et Elsa Temary ont l'air d'être de très vieux époux ayant eu une petite pique ! C'est une scène excellente de Parce que je t'aime.

PHOTO SAMMY BRILL

Photoprise au 20<sup>e</sup> congrès de l'Union des Ingénieurs Civils allemands, qui compte nombre de personnalités du Gouvernement, de la ville de Berlin, des techniciens distingués du cinéma. Au-dessous de la flèche, notre représentant, M. Kossovski, entouré d'amis de « Cinémonde ».

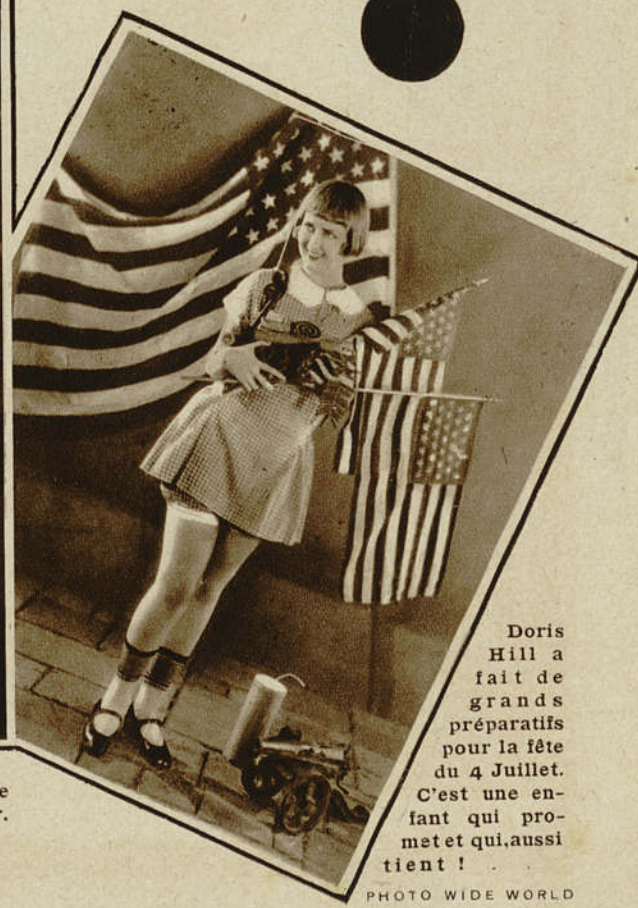


Une scène de Man-que de Mémoire, film sonore et parlant, que réalise Henri Chomette, avec Albert Prejean et Simonne Vaudry. Yvette Guilbert en est la vedette



On vient de présenter Les Taciturnes, de J. de Casembroot, film qui a pour thème... la mer.

PHOTO CINÉMONDE



Doris Hill a fait de grands préparatifs pour la fête du 4 Juillet. C'est un enfant qui promet et qui, aussi, tient !

PHOTO WIDE WORLD

Le coin du Directeur

## LE BEL EFFORT D'UN DIRECTEUR FRANÇAIS

**S**AIT-ON que Versailles possède l'un des plus beaux théâtres cinématographiques de France, le plus moderne sans doute, le mieux aménagé après le Paramount de Paris ? Il nous paraît intéressant de donner quelques détails sur ce bel établissement.

La façade, d'une architecture très pure, est construite entièrement en briques blanches et a été décorée par le maître Le Roy de Versailles.

La grande salle de théâtre et de cinéma peut contenir 2.000 spectateurs. L'entrée principale donne accès à un vaste vestibule flanqué, à droite et à gauche, d'un escalier conduisant à deux galeries. L'orchestre est placé en contre-bas avec coffre de résonnance afin d'obtenir une acoustique parfaite.

La visibilité est excellente de toutes les places. La projection se fait horizontalement, à 20 mètres, d'une cabine en ciment armé, très spacieuse, comportant trois appareils et une lanterne de projections fixes.

La salle, qui a été décorée par l'éminent artiste Laurent-Heilbronn, a été aménagée de telle façon qu'elle peut servir à la fois comme cinéma-écran de 22 mètres carrés — et de théâtre — la scène étant spécialement disposée dans ce but.

Un foyer spacieux, dans lequel se trouve un bar américain, est à la disposition du public pendant les entr'actes et un petit salon a été aménagé en fumoir.

Les dégagements sont nombreux et vastes et un incendie est pratiquement impossible. La charpente, entièrement composée de fer et de ciment armé, joint la robustesse à cet énorme avantage pour un théâtre : l'incombustibilité.

Il va sans dire que l'équipement électrique de ce palace est en rapport avec son luxe intérieur. La façade est éclairée au néon et la scène est pourvue de jeux d'orgues à quadruple effet. L'électricité alimente le moteur nécessaire au chauffage et à la ventilation, qui sont des plus perfectionnés. Dans la salle, c'est un air pur, filtré, maintenu à température régulière, chauffé en hiver, rafraîchi en été, bien hygro-métré en toutes saisons, qui vient donner aux spectateurs l'impression de respirer dans la meilleure des stations climatiques.

Et une légère brise, issue du pourtour du cadre de scène, apporte, chaque seconde, huit à neuf mètres cubes d'air frais qui assurent le renouvellement continu de l'atmosphère.

Cette brève description donne une idée du remarquable effort accompli par M. V. Petipas, propriétaire du « Cyrano ». C'est un magnifique exemple donné, dans le domaine de l'exploitation cinématographique, et le succès est venu récompenser une si intéressante initiative.

Une clientèle, jusqu'alors rebelle — la bourgeoisie de Versailles est parmi les plus provinciales et les plus conservatrices — a été gagnée au cinéma et cela vient à l'appui de la thèse que nous avons toujours défendue : donner au public des salles spacieuses et confortables pour l'attirer et le retenir au cinéma.

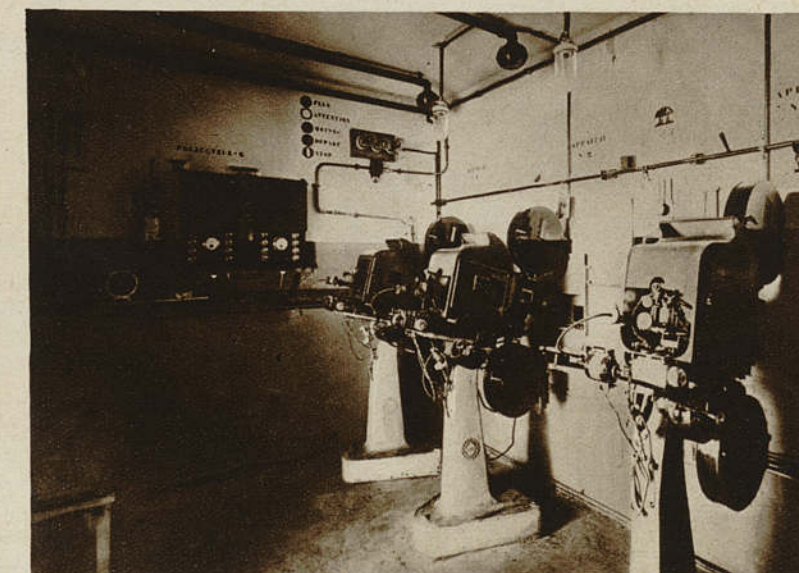
Souhaitons que l'exemple de M. Petipas soit suivi et que les Directeurs épris de modernisme reçoivent tous les encouragements qu'ils méritent.

G. T.



### MESSIEURS LES DIRECTEURS

Cinémonde, dont le programme se résume en ces mots : Faire aimer le cinéma, a l'ambition de créer un lien, chaque jour plus étroit, entre l'exploitation et le public. Aidez-nous dans notre effort en vous abonnant à notre revue. Nous avons créé pour vous un abonnement annuel, au prix spécial de 32 francs. Prière de mentionner, très exactement, le nom et l'adresse de l'établissement.



# On verra cette semaine à Paris

## LES ASSERVIS

Un film danois qui exalte le sentiment patriotique du Slesvig rattaché au Danemark après la guerre de 1914-18.

Les auteurs des *Asservis* ont été guidés par une honorable intention. Mais en voulant comparer l'asservissement des Slesvigois par l'Allemagne à celui des Alsaciens-Lorrains (qui d'ailleurs ne furent jamais complètement asservis, étant donné le caractère rouspèteur de ces sympathiques A.-L.), ils se sont mis le doigt dans l'œil, et les luttres héroïques des Slesvigois nous laissent un peu rêveurs.

Enfin ne marchandons pas notre estime, encore que nous aurions voulu à ce film de propagande un caractère plus artistique, moins d'amateurisme et de sincérité louables et plus de talent et de métier.

Comme quoi l'on n'est jamais content. ●●●●●

## CRISE

Réalisation de G.-W. Pabst.

Interprétation de Brigitte Helm, Gustav Diesel et Jack Trévor.

On a été plutôt injustes pour cette œuvre curieuse qui a évidemment de graves défauts : lourdeur dans le détail, exagération du personnage nymphomane, de l'épouse, qui traverse une crise de sensualité, par l'interprète du rôle.

Mais il y a aussi tant de qualités d'expression, de la beauté réelle, et une scène dont le montage, la composition, l'expression révèlent à la fois une science cinématographique et un don d'observation rarement atteints : le dancing.

Evidemment, ce n'est pas un film pour les très jeunes filles. Mais vive notre cinéma libéré d'une morale généralement entachée de stupidité. Que diable pour les adolescents, il y a des bibliothèques roses, et les parents ne leur donnent pas *Colette* ou *Mirbeau* à lire. Ça n'empêche pas *Colette* d'être lus, et *Bourdel*, *Natanson* et bien d'autres, joués. Alors, le cinéma qui peut, lui aussi, se spécialiser, a droit qu'on ne le domestique plus.

Mme Brigitte Helm a joué inégalement son personnage d'épouse que torture la chair. Elle a eu de bons moments, et d'autres, trop excessifs. Par contre Gustave Diesel est remarquable et par son physique et par son jeu serré. ●●●●●

## LE PRINTEMPS CHANTE

Interprétation de Laura La Plante.

et de Glenn Tryon.

Laura la Plante, tout charme, et Glenn Tryon, tout humour, font un couple d'Américains cent pour cent agréable à regarder. Elle est positive, lui un peu poète. Ils rêvent tous deux d'une petite maison dans les bois. Puis par un jour de printemps ils reçoivent sur leurs vêtements clairs une pluie printanière. C'est à cette occasion qu'ils visitent une maison à vendre. Il faut voir les ruses qu'ils emploient pour ne quitter la maison que la pluie arrêtée.

Rassurez-vous, ils deviendront riches et leur maison sera achetée.

Beaucoup de fraîcheur, de gaieté directe et surtout une réalisation légère et toute en nuances. ●●●●●

## LE DERNIER DES HOMMES

Réalisation de F.-W. Murnau.

Interprétation d'Emil Jannings.

Je voudrais me souvenir des autres interprètes du *Dernier des Hommes* que je ne le pourrais pas, tant la création de Jannings remplit le film, l'écrase et l'élève en même temps.

Dans ce rôle du portier de palace, portier galonné, bouffi d'orgueil, Jannings a été mieux que certainement



Ce bonhomme a bien l'air qu'il faut pour "asservir". Et pourtant il est bien laid !

il ne sera jamais. Il pourra crever le plafond de l'interprétation, avoir de géniales expressions, mais aussi des grandiloquences indignes d'un acteur, il ne dépassera, que dis-je, il n'égale jamais cette composition tout humaine, pitoyable, mesurée, sobre du *Dernier des Hommes*.

On repasse dans un grand cinéma du Boulevard l'œuvre puissante de Murnau, incomprise, malgré son succès, à ses débuts à Paris, mais qui doit, maintenant, être absolument sentie, tant son expression de satire est intense, parfois lourde, mais toujours juste.

On a voulu y voir le procès du capitalisme allemand, on a dit : ah ! ah ! ces Allemands qui se moquent de l'amour pour l'uniforme que manifestent leurs compatriotes.

Où... il y a ça, mais aussi une immense pitié pour certains êtres, de certaines classes de la société qui n'ont que ces menus avantages de l'uniforme pour leur faire oublier qu'ils ne sont que des domestiques.

Ce n'est pas le procès d'un uniforme qu'on fait, c'est celui d'un esprit, c'est celui d'un sentiment assez peu noble : le sentiment de la supériorité vis-à-vis des inférieurs, le sentiment de la hiérarchie.

*Le Dernier des Hommes*, dont la virtuosité technique n'est oubliée par personne, va repaître devant les Parisiens qui retrouveront le dos immense et fatigué de Jannings, ses expressions lourdes et son masque gras ou creusé, les scènes de la porte-tambour, des couloirs, et de la maison ouvrière où à chaque fenêtre est un admirateur du portier à l'uniforme.

Il y a dans ce *Dernier des Hommes* assez de féroce observation du quotidien et du cœur des hommes fait de l'échec et d'orgueil pour assurer une œuvre contre l'oubli. C'est chose faite. *Le Dernier des Hommes* est devenu classique. ●●●●●

A gauche, Brigitte Helm, fuyante, troublante, dans une scène de *Crise*.

A droite, Laura La Plante et Glenn Tryon dans un tableau bucolique du *Printemps chante*.



## LE PERMIS D'AIMER

Ce film est, nous dit-on, un plaidoyer en faveur du certificat pré-nuptial. L'intention était pure, mais en voulant trop prouver on a justement prouvé que ce fameux certificat médical pouvait être la source de drames affreux et l'instrument de la vengeance et de la cupidité.

Le célèbre aviateur Guiers va épouser Gisèle Harès. Il se soumet à l'épreuve du certificat pré-nuptial mais sa maîtresse Ginette, furieuse de la rupture, change l'analyse du sang et met positif au lieu de négatif. Désespéré, Guiers envoie à la clinique pour l'épreuve décisive son mécano, être sain. Mais honteux de ce faux, incapable de se résoudre au mariage puisqu'il se croit malade, il essaye de se tuer en avion. Gisèle le soigne, et Ginette, repentante, avoue son faux. Guiers sauvé du doute épouse Gisèle.

M. Georges Pallu a fait sur ce scénario composé par le docteur Malachowski une mise en scène très simple, un peu trop simple, où les plans sont réduits à leur stricte nécessité. Entrées, sorties, plans généraux, quelques gros plans, sous-titres. Et voilà le travail.

Enfin, c'est néanmoins un film de propagande médicale et sociale, et M. Fernand Fabre, Mme Desdémone Mazza et Suzy Pierson, ainsi que le docteur Malachowski lui-même jouent avec assez de naturel. ●●●●●

## UN DÉJEUNER AU SOLEIL

Interprétation de Constance Talmadge.

D'une pièce exquise d'André Birabeau, les Américains ont fait un film un peu trop inconsistent. Miss Constance Talmadge, qui a de la fantaisie et de l'esprit, incarne le seul personnage un peu caractéristique, encore qu'il soit trop loin de la pièce de Birabeau : l'Américaine excentrique et folle de titres européens. Don Alvarado, joli garçon un peu stupide, l'accompagne sans grand enthousiasme. Et tout le film se passe en dialogues dans des décors très faux de palaces français, où nos compatriotes et notre luxe hôtelier sont assez sévèrement maltraités.

« Inconfortable petite France », disent les Américains. Mais quand ils viennent au Crillon, ils ne trouvent pas inconfortable la Place de la Concorde. ●●●●●

## MINUIT A CHICAGO

Interprétation de William Russell, Mirna Loy

et Conrad Nagel.

Tant de films sur Chicago nous ont décrit les mœurs violentes et les distractions des Chicagolais.

Ce *Minuit à Chicago* est un drame policier dont le développement tient en haleine et qui se dénoue par un coup de théâtre à la manière des romans d'Edgar Wallace : le coupable n'était pas celui qu'on croyait. Conrad Nagel joue le mystérieux Samuels, que tout le monde, y compris les spectateurs et l'opérateur de projection, et même le chef d'orchestre, prend pour l'assassin. Mais ce petit surnois de William Russell, qui jouait les garçons joyeux et loyaux, s'avère comme une parfaite canaille.

Allez donc vous fier à la bonne mine des gens ! Miss Mirna Loy, qui a le visage étrange et de bien beaux yeux asiatiques, est une interprète séduisante et pleine de cran. ●●●●●

René OLIVET.



MAURICE CHEVALIER dans *La Chanson de Paris*.

**M**AINTENANT, dans la rue, je baisse les yeux. Ce n'est pas par modestie, c'est pour ne plus revoir ceci : je descendais le boulevard Saint-Marcel, regardant le programme des salles du quartier. Sur trois établissements proches l'un de l'autre, le premier donnait *La Maison du Mystère*, le second *L'Agonie des Aigles* et le dernier *L'Atlantide*. Sautant dans le métro, je m'éloignais tant j'avais peur que, sur l'avenue des Gobelins, je ne tombe sur une reprise de *L'Arroseur Public* ou bien encore qu'un directeur d'avant-garde par trop génial ne se soit avisé de montrer lui-même la lanterne magique.

Même en concédant à ces films une certaine valeur à leur époque, vous m'accorderez bien que ma grand-mère non plus ne devait pas être mal sous l'Empire en sa robe de pèlu.

Voilà où nous en sommes. Il ne faut pas se leurrer, quarante sur cinquante de nos metteurs en scène, séduits par la théorie du retour à la terre, ont mis la production nationale dans les choux ; leur manque de culture générale ne les empêche pas du tout de cultiver le paradoxe. Je fréquente le théâtre de prises de vues, dans un synchronisme bi-hebdomadaire, de Joinville à Neuilly, de Billancourt à Epinay ils sont presque tous convertis en ratodromes. Sans crainte de court-circuit, les araignées font de la corde lisse du négatif au positif des projecteurs, lesquels, ne rechauffant plus de chauds rayons les décors, voient ceux-ci se faner, ayant encore dans leurs encoignures l'écho des soupirs du dernier jeune premier.

J'en étais donc là de mes réflexions en arrivant à la station Passy. Ayant franchi le portillon, je sentis sur mes yeux le voile lourd de l'imminente syncope. J'avais aperçu un oiseau plus que rarissime. Oh ! je sais bien, mes connaissances ornithologiques sont très rudimentaires, je sais tout juste que l'on ne capture pas les sanonnets en leur salant l'appendice caudal. Tout de même, celui-là était unique en son genre, et ma surprise fut égale à celle de la rencontre d'un casaco sur la place de la Madeleine ; je m'approchai lentement, croyant à une surimpression de mes sens. Mes artères battaient cent dix pulsations au mètre. Il y avait de quoi, vous allez voir. C'était Robert Péguy, un de nos meilleurs réalisateurs français par surcroît, et il tournait, quand même, comme ont dit Dérôulède et Galice pour des raisons qui n'étaient pas cinématographiques.

Oublieux de toute diplomatie, je m'avançais ! Avec un monsieur qui vient de tourner *Les Mûges*, on peut sans s'étonner se permettre bien des choses. Il avait le zénith, semblant défer le soleil ou plutôt les cumulus qui l'obturaient. Abaisant son regard vers moi, il voulut bien me confier qu'il commençait une nouvelle production au titre prometteur, *Les Tentations d'un jeune homme vertueux*, d'après Eugène Barbière ; qu'en tête de la distribution se trouvaient Maria Canterelle et Pierre Stephen, et qu'il avait une certitude photographique dans la collaboration de ses opérateurs, Brun et Stuckert. Cependant qu'il me parlait, je renaisais à l'espoir, prévoyant quantité de scènes suggestives, auxquelles je ne manquerais pas d'assister.

C'était justement l'heure de la première tentation. Pierre Stephen, en petit jeune homme de qui la provinciale adolescence fut véhiculée dans un chemin de fer d'intérêt local, est tout indigné, parce qu'une dame assise près de lui dans la rame venant du Trocadéro, sans doute chargée de la publicité d'un salon de massage, poussait le zèle professionnel en commençant de suite le traitement.

Pour cacher sa rougeur et raffermir son maillage, il se pourrait devant sa psyché portative, faisant se recrier les menagères du quartier qui trouvaient cette coquetterie anormale.

Avant de les quitter, je leur demandais en quel studio je devais me rendre pour connaître la suite de l'aventure. On ne me céda point le départ pour Nice de toute la troupe, attendu qu'en cette ville seulement, le soleil ne pâlisait pas devant une lampe Pigeon, et puis, une heure après, ils s'envolaient, me laissant seul au bout du quai. Métros jolis. Mes trop rares Oiseaux de passage.

Edouard PASQUET.



« Manon, voici le soleil... Il y a dans le champ » de robustes commères.

## La tentation d'un jeune homme = vertueux =



Maria Canterelle, assise bien sagement, avec un air si innocent... Il ne faut peut-être pas s'y fier !



On peut aussi « faire sa tête » en plein air. Tiens ! Voyez comme Maria, soudain, s'intéresse à Pierre Stephen.



Attention, on va tourner ! Robert Péguy et l'opérateur Brun se crispent...



Thomy Bourdelle et Rama Tahé

**M**ARSEILLE !  
Ville du soleil, d'un soleil qui répand la bonne humeur.

Dès son arrivée, Léon Poirier, décidément infatigable, part de suite pour repérer et tourner quelques coins. Je l'accompagne à la Joliette, au Phare, au Vieux Port.

A l'aide d'instruments d'optique, le metteur en scène mesure l'intensité de la lumière et l'actinisme des couleurs. Sur son ordre, Georges Million donne ça et là quelques tours de manivelle. S'agit-il du prologue de *Cain* ou de quelque évocation nostalgique intercalée dans le film ? L'auteur se refuse à l'indiquer et préfère en réserver la surprise aux spectateurs.

Tout en découvrant le site comme le type le plus pittoresque, nous parlons de *Cain*. Léon Poirier me fait remarquer que ce film réclame le cadre de la nature exotique, mais n'aura pas pour cela un caractère essentiellement malgache. Il enregistrera tous les bruits, tous les sons, tous les chants qui pourront enrichir ses images et augmenter l'émotion qui s'en dégage ; toutefois son film ne comportera aucun dialogue ; il insistera sur le fait que « sonore » et « parlant » laissent entre eux un abîme, et déclare que, avant tout, *Cain* restera du « cinéma ».

Et comme je l'interroge sur le danger des animaux féroces, Léon Poirier me répond : « Croyez-moi, l'homme est de beaucoup le plus féroce des animaux ».

Ce matin, le *Petit Marseillais* a publié une interview de Léon Poirier. Il n'en faut pas moins, ici, pour être tout de

## Léon Poirier « C A I N » ■ En route pour Madagascar

suite populaire. Les chauffeurs, les garçons de l'hôtel et les nervis de la Joliette veulent compléter cette documentation et, familièrement, ils interviennent à leur tour :

— Alors dites, patron, il paraît que les Allemands ont été épatés de votre *Verdun* ? Ou bien encore :

— Madagascar, té, vous allez voir un peu cette chaleur dans la mer Rouge !

D'un mot aimable, le réalisateur remercie.

L'embarquement des marchandises est terminé.

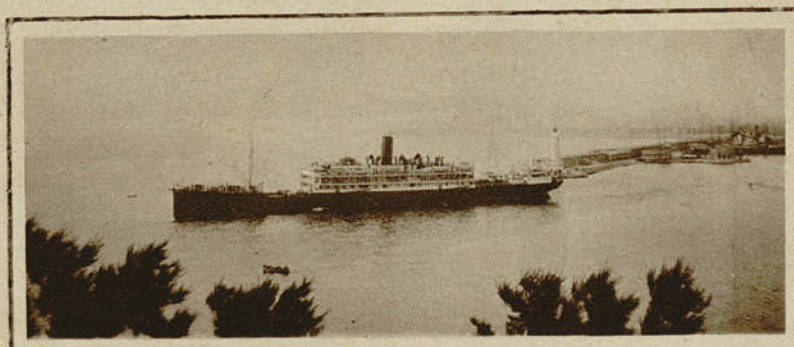
Le *Chambord* a fini par engouffrer dans ses cales les 30 tonnes de matériel nécessaire à l'expédition. Car il ne faudrait pas croire que Léon Poirier tournera son film à Tananarive ou à Tamatave. Dès que le paquebot aura touché Madagascar, le réalisateur formera une caravane qui, en raison de son énorme matériel, nécessitera au moins 150 indigènes et s'enfoncera résolument dans la brousse. Une forte voiture et sa remorque ont été prévues et le Gouvernement de Madagascar doit mettre de plus une « six-roues » à sa disposition.

Mais l'heure du départ approche : toute la troupe a rendez-vous à l'hôtel.

Voici Thomy Bourdelle, qui fut l'officier allemand de *Verdun*, *Visions d'Histoire* et sera l'homme déchu de *Cain* ; voici Rama Tahé, qui sera Zouzour, la femme sauvage. L'un et l'autre sont très heureux à la fois du magnifique voyage qu'ils vont entreprendre et des rôles importants qu'ils vont jouer dans cette histoire.

Nous arrivons à la gare maritime : ce coin de la Joliette est en effervescence. Une foule de parents et d'amis accompagne les passagers, et tout ce monde, bien avant l'heure du départ, se précipite à bord et anime le paquebot qui, ce matin même, semblait encore endormi.

Sur le pont, c'est un va-et-vient continu.



Le Chambord en route pour Madagascar.



Léon Poirier et son opérateur Georges Million.

Les nouveaux venus réclament leurs bagages, cherchent leur cabine, visitent, circulent, encombrant. Plus calmes, les habitués de la ligne se promènent gravement, retrouvent des visages connus et méprisants, attendent avec patience la fin de cet inutile tumulte.

Un jazz rythme avec frénésie les refrains les plus à la mode, tandis que, insensibles à cette joie factice, ici et là, une mère, une épouse essuient furtivement une larme.

Léon Poirier et sa femme viennent d'être enlevés par le Directeur des Messageries Maritimes, M. Rastoul, qui, très aimablement, a voulu leur présenter le capitaine Mattei, nouveau commandant du *Chambord*.

« Vieille connaissance, commandant, déclare Léon Poirier, car j'ai déjà eu le plaisir de voyager sur votre bateau à mon retour de *La Croisière Noire* ; et c'est une vieille connaissance que je retrouve avec le plus grand plaisir. »

Et dans un luxueux salon, malheureusement peu propice à l'instantané, M. Rastoul et le capitaine lèvent leurs coupes à la santé de leurs hôtes et au succès de *Cain*.

Le paquebot vient de mugir. Une cloche rappelle à tous ceux qui ne sont pas du bord qu'il est temps de regagner la terre.

On serre des mains ; vingt fois on répète « bon voyage », et l'émotion ne laisse plus à l'usage que des banalités. Je prends congé.

Quelques minutes après, j'ai rejoint le Pharo. Le gros paquebot, après avoir salué une dernière fois la terre de mugissements prolongés, se laisse guider par un minuscule remorqueur. Le *Chambord* franchit la passe. Il vogue vers les terres lointaines où vivra *Cain*.

René GINET.

UN MAÎTRE DE LA  
CINÉGRAPHIE ALLEMANDE

## FRITZ LANG

« Le cinéma s'impose de plus en plus comme la nouvelle forme d'art des temps modernes. — je voudrais presque dire comme l'expression artistique d'une époque nouvelle. Personne n'a idée des trésors qu'un metteur en scène connaisseur de la valeur et de la signification du film et possédé de la volonté de faire quelque chose de grand, peut tirer de cet instrument fabuleux. Mais, de tout temps, la recherche de trésors cachés fut inséparable de quelques conditions préalables bien définies, et la plus importante d'entre elles toutes était sans aucun doute la foi. »

Fritz LANG.

pourquoi nous devons mettre déjà ce cinéaste auprès des Kant, des Goethe, des Nietzsche, dans l'histoire de l'âme allemande.

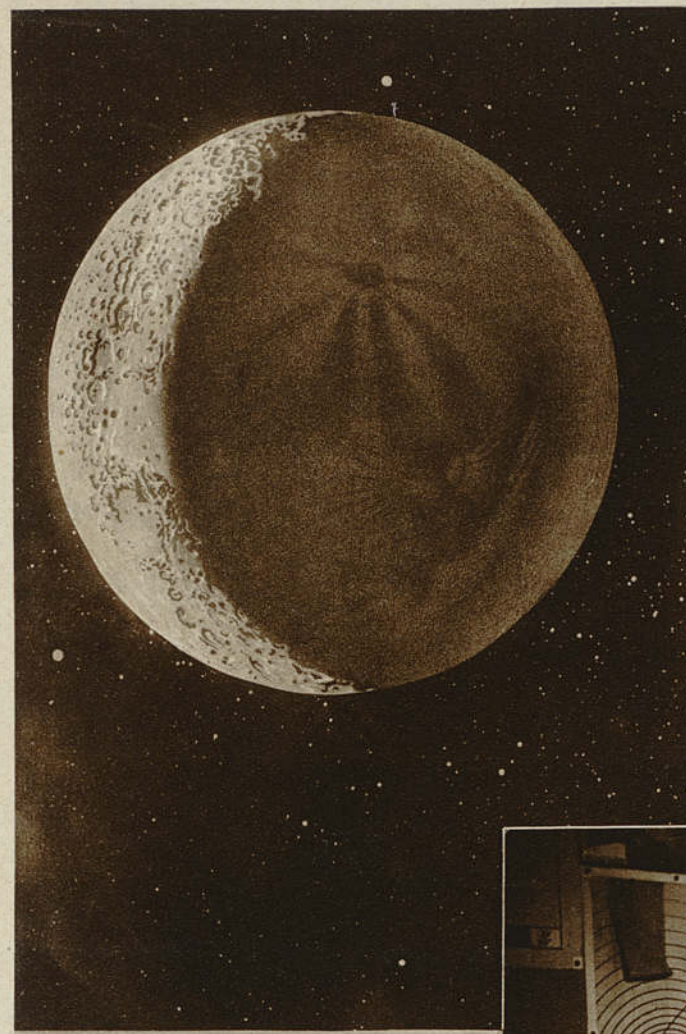
C'est à Lang pour une large part que le cinéma d'outre-Rhin dut ce splendide essor qui le plaça durant quelques années en tête de tous les autres. La nouveauté de sa technique, cette faculté surtout de donner à l'image une empreinte si nette des tendances germaniques eurent bientôt révélé Fritz Lang, en Allemagne, comme un apôtre du nouvel art, dans le monde, comme un talent d'une étonnante personnalité. Dès ses premières œuvres, son expression s'affirme : dans le sujet, par un goût du fantastique, la passion du symbole ; dans la forme par un style lourd, mais puissamment évocateur et qui devait du reste gagner à chacune de ses bandes.

Je ne citerai parmi les premières que *Le Docteur Mabius*, film d'angoisse aux éclairages violents, aux contrastes poussés, selon les faveurs de l'époque ; *Les Trois Lumières*, magnifique réalisation qui peut demeurer parmi les classiques de l'école allemande. Déjà, à ce moment, Fritz Lang use des procédés qui devaient plus tard ruiner le cinéma germanique à cause de l'abus dans lequel allaient tomber la plupart des réalisateurs.

Tenant dans le domaine de la légende ce qu'il a déjà réussi dans celui de l'imagination, Fritz Lang réalise ensuite *Les Niebelungen*, d'après l'antique épopée, et présente à nouveau une œuvre de la plus grande valeur. Tournés entièrement en studio, *Les Niebelungen* comportaient quelques décors d'extérieurs véritablement chargés d'une poésie légendaire : il faut citer au moins celui de la forêt et la scène du combat contre le dragon. Dans ces images, le cinéaste ne se contente pas d'illustrer une épopée, il veut exprimer le caractère de ses héros, l'âme brutale et naïve de ceux qui en ont porté de siècle en siècle le fabuleux récit.

Enfin, poussant à fond son désir de symbole, Fritz Lang nous donne cette œuvre formidable qui devait marquer une étape : *Métropolis*. Tout a été dit sur ce film ; les critiques qui pouvaient susciter le scénario de M<sup>me</sup> Théa Von Harbou, dont l'ampleur accusait trop souvent des défaillances, n'empêchèrent pas *Métropolis* d'être une bande de grande classe et de rester encore aujourd'hui une réussite cinématographique dont il est peu d'exemples.

Suite page 636



CES quelques lignes extraites d'un article publié par Fritz Lang me semblent contenir en pensée la base même de son art. L'aveu qui les achève en est tout le secret, car cette extraordinaire personnalité qu'on sent présente à travers chacun de ses films, ce lien qui unifie des œuvres très diverses, nous les devons d'abord à la foi qui anime ce réalisateur. La foi... De telles paroles, autant que des preuves tangibles, nous assurent vraiment d'un art nouveau et c'est chez ceux-là surtout qui portent en eux leur foi, que nous trouvons un jour la marque du génie. On a dit, sans doute avec juste raison, que le cinéma était une industrie ; nous en mesurons parfois amèrement la vérité, mais qu'on nous donne *Napoléon* ou *Le Cirque*, *La Roue* ou *La Foulie*, *Métropolis* ou *Jeanne d'Arc*, alors nous sentons bien qu'il y a autre chose et que le cinéma rejoint par delà les siècles cette passion qui a toujours poussé l'homme à rechercher les moyens les plus grands pour exprimer à l'avenir sa propre vie intérieure.

Fritz Lang est un cinéaste né. On sent, à travers son style admirable, une maîtrise qui ne recèle ni difficultés, ni hésitations. Mais cet artiste doué de si claire façon ne produit pas une œuvre sans avoir le besoin d'exprimer une idée, sans poursuivre un but depuis longtemps tracé. En demandant au film de traduire sa pensée, Fritz Lang veut encore en faire une sorte d'enseignement, un témoignage, non seulement des concepts personnels, mais de ceux de toute sa race. Et voici sans doute



Gerda Maurus, la protagoniste de *La Femme dans la Lune*, réalisé par Fritz Lang, devant le camp, dans la vallée de la lune.

Le professeur (Klaus Pohl) découvre, après l'arrivée de l'avion géant, propulsé par fusées, que l'air, dans la lune, est respirable pour les humains.



PHOTO UFA

# “ J'ai tourné avec Charlie Chaplin ”

(De notre correspondant à Hollywood)

J'ai travaillé dernièrement avec Charlie. J'ai fait comme le prince suédois. Je ne suis pas venu simplement pour deux minutes, comme tous les journalistes, mais je suis resté un jour entier et j'ai travaillé très dur pour mes sept dollars cinquante. La scène représentait une petite ville comme on en trouve au centre de l'Angleterre. Une rue principale, un croisement de rues et une place. Sur cette place, il y avait une estrade. Sur cette estrade, il y avait Henry, trois femmes et un sculpteur. Henry travaille toujours avec Charlie. C'est un homme bien portant et rondouillard qui est le propriétaire du café le mieux achalandé d'Hollywood. C'est du reste à cause de l'amitié de Charlie Chaplin que le café fait de si bonnes affaires.

Derrière l'estrade se trouve un grand bloc sculpté. Tout à l'heure, une des femmes du comité de réception va tirer sur une corde et la foule — je fais partie de la foule naturellement — pourra applaudir le chef-d'œuvre. Il est huit heures du matin. Harry Crocker, le génial assistant de Chaplin, m'a fait appeler la veille au soir. Je suis là à l'heure précise. Le soleil californien échauffe déjà la foule de trois cents personnes qui attendent le signe du travail dans ce village, moitié bois et moitié carton-pâte. Une vingtaine font partie du comité et vont bientôt s'asseoir de part et d'autre de la statue. Ceux-là sont en habit et en chapeau haut de forme. J'imagine qu'ils gagnent de dix à vingt-cinq dollars chacun. Ils ont du «makeup» sur la figure. Ce sont des personnes vieilles dans le métier, et le directeur, Chaplin lui-même naturellement, sait qu'il peut compter sur eux. Ils savent être naturels sans arrondir les bras en amateurs. Les quelques personnes qui sont sur l'estrade sont, cela va sans dire, des acteurs de conséquence. Ils ont quelque chose à faire. Je ne sais quel est le montant de leur chèque mais il est important, je n'en doute pas. Quant à la foule dont je fais partie, les deux tiers gagnent cinq dollars et furent appelés par le Central Casting; le reste touchera ce soir sept dol-

lars cinquante. Huit heures et demi. Voilà Charlie qui monte sur l'estrade. Il prend la place tout à l'heure occupée par Henri et va lui montrer comment il désire que le rôle du maire soit joué. Le grand comédien nous fait face. Nous sommes la foule. Nous l'écoutons. Ce n'est plus lui. Il nous parle comme le maire d'un petit village. Il le fait à sa manière, naturellement. Il exagère tous les gestes. Il devient tout à coup très content de lui-même, tel le maire. Il est maintenant obséquieux. Il ondule de gauche à droite, de droite à gauche. Ce qu'il dit n'a pas d'importance. Chaplin sait que les mots ne valent quelque chose qu'à condition que, maîtresse, la pensée soit derrière. Il ne se donne pas de peine inutile. Il ne se lance pas en de longs discours pour nous démontrer que lui aussi possède un peu et même beaucoup d'imagination. Non, il économise les mots au profit de l'action qui, pour lui, veut tout dire. Il sourit bêtement. Ses lèvres s'ouvrent. « And so on, and so on, and so on ! » « Et ainsi de suite, et ainsi de suite, et ainsi de suite ! » Et ainsi de suite. Maire pour un moment, il reste le comédien suprême, et le directeur accomplit toujours. Il a su nous faire rire. Il a su aussi nous diriger. Nous savons maintenant ce que le maire doit faire et ce que nous devons faire.

Henri, les trois femmes et le sculpteur, qui sont assis sur l'estrade, le savent aussi. Charlie Chaplin s'est éclipsé pour un quart d'heure. Il est maintenant dans sa loge où il colle sa moustache classique et arrange ses cheveux fins.

Enfin... Voici le maître. Pour la première fois aujourd'hui, voit Charlie tel que le public le connaît. L'habit, devenu classique, la canne et la moustache. Il ne va pas jouer tout de suite, mais il est prêt. La scène commence. Charlie est monté sur la statue. Il nous a tous regardés par l'œil de la caméra. Harry Crocker est à son côté prêt à donner des ordres. Un nuage qui cachait le soleil se dissipe. « Attention ! Let's go ! Camera !... All Ready, Henry. Action ! »

Henry gesticule. Tel le maître, lui aussi marmote : « And so on, and so on. Mais ses gestes sont ceux qui lui furent montrés par Chaplin. Nous applaudissons au moment voulu. Nos mains claquent trois fois : pour deux dames et pour le sculpteur. Vivat, vivat, oui, oui, c'est bien ! Nous nous impatientons, et pareils à une foule avide de spectacle, nous voulons voir la statue. Enfin, un enfant se détache de la foule et présente à Madame la femme du maire le ruban qui bientôt fera tomber le voile. Henry veut aider cette dame au long nez, au sourire tant soit peu automatique. « Donnez-moi vos fleurs, chère Madame, pendant que vous tirez, je vous en prie. Ou plutôt tirez ensemble. Laissez-moi. Tenez, reprenez vos fleurs. Comme c'est dur à tirer ! » Et le voile de la dame s'enroule autour de la tête de Monsieur le Maire, et Monsieur de Maire rougit, n'y voit plus, tempête, se démène en vain. Tout le monde rit en sourdine : les gendarmes à l'habit réglementaire de parade avec les paysans endimanchés et Messieurs les bureaucrates. Enfin, un coup plus assuré que les autres écarte la toile, etc...

Nous ne le voyons pas de suite, naturellement. Mais bientôt un rire secoue la foule. Les sergents de ville s'esclaffent ces Messieurs du comité se mettent à sourire. Car... le passant, le « bum », le propre à rien, le vagabond, le va-nu-pied, Charlie enfin, est découvert somnolent dans les bras de Morphée, ou plutôt d'une des statues.

Son pantalon est soigneusement posé sur la tête de la démocratie, ses chaussures se reposent sur le progrès, etc. Je vous fais grâce du reste, puisqu'un jour vous le verrez.

Deux minutes après, Henry, suivi du comité, ordonne au nouveau venu de descendre de son piédestal. Une main gigantesque, celle de la démocratie, se trouve devant le nez de Charlie Chaplin, de sorte que, sans le vouloir, le comédien fait un pied de nez... au comité. Et voilà.

Cinq heures et demie. Charlie va se rhabiller. Il emmènera bientôt ses invités : le petit-fils de l'ex-empereur, un japonais de grande race, Douglas Fairbanks, Harry Crocker, sa leading lady Miss Churchill, vers le palais de Beverley Hills.

Six heures. Je rentre chez moi à pied. Ce soir de printemps californien me fait rêver. J'avais déjà vu Charlie dans la rue, Charlie au restaurant, Charlie recevant les invités de son ami Crocker dans le musée cinématographique de ce dernier. Je viens de voir Charlie travailler.

JACK BONHOMME.

## FRITZ LANG (Suite)

Je n'en rappellerai donc pas le thème, dans lequel transparaît, avec un besoin de mysticisme et de philosophie, l'image même des tendances germaniques.

Mais quelle rare valeur à ce témoignage par lui-même ! Et pouvons-nous citer un film de chez nous qui soit aussi spécifiquement français que celui-ci est allemand ? Les erreurs de *Métropolis* n'enlèvent rien à sa sincérité. Quand à la forme, d'un bout à l'autre, elle est d'une rare grandeur et certains passages comptent parmi les plus beaux, parmi les plus purs que nous ait donnés le cinéma. Le début, notamment, emporte comme un coup d'archet. Cet admirable jeu de lignes et de plans est une réussite de film pur et fait contraster d'avantage l'atmosphère lourde où nous entrons ensuite. Parmi les meilleures scènes, citons encore les images synthétiques du dancing, la froide beauté des buildings de la « ville cérébrale », la danse extraordinaire de Brigitte Helm, dont l'interprétation fut en tous points remarquable.

*Métropolis*, œuvre inégale, contient plusieurs pages où l'on sent le génie. Le personnage de Lang s'y affirme par un rythme frénétique, un dynamisme prodigieux, qui font une beauté purement visuelle, qui déterminent et prouvent indiscutablement la valeur d'un art cinématographique fait de lumière et de mouvement.

Nous ne devions pas retrouver dans *Les Espions* une telle ampleur philosophique, ni même un style aussi puissant. Il n'en est pas moins vrai que la dernière œuvre du grand cinéaste allemand est une réalisation successivement intéressante et semble le modèle d'un genre fort rebattu. Sur une intrigue policière, curieuse en soi, mais faible par les détails, Fritz Lang a composé une suite d'images nettes, rapides, mystérieuses et dont le rythme ne laisse pas un instant l'attention se relâcher. Après un début hallucinant, les événements s'ordonnent, se précipitent à coups de scènes agencées avec la maîtrise d'un plan d'espionnage. Quelques-unes d'entre elles ont permis à leur auteur de nous prouver à nouveau sa science du mouvement cinématographique : le voyage de la Straska et du 326, l'accident de chemin de fer, la poursuite en side-car, dans lesquels on remarque des prises de vue fort curieuses. D'ailleurs, cette œuvre paraît dans l'ensemble plus homogène que *Métropolis* : la photographie est admirable et le montage réalisé sans une faiblesse. Lang sait se servir de ses interprètes. Il y a dans *Les Espions* une véritable perfection des attitudes. On a déjà parlé comme il convenait des rôles tenus par Gerda Maurus, Willy Fritsch, Lupu Pick et Klein-Rogge ; tous furent remarquables.

On pourrait supposer que Fritz Lang a été séduit par le sens de l'aventure. Après avoir donné *Les Espions*, il commença en octobre 1928 une nouvelle bande qui s'annonce comme une chose exceptionnelle : *La Femme dans la Lune*. Il termine en ce moment les dernières prises de vues et n'a rien négligé pour donner à ce film une grandeur incomparable. On jugera, par les photos que nous publions, des curieux paysages lunaires dans lesquels nous conduira Fritz Lang. Ils furent composés aux studios de la U.F.A. à Neubabelsberg, grâce à une soixantaine de décors dont le plus important — la vallée de la Lune — couvrait une superficie de 3.000 mètres carrés et réclamait un éclairage de 400 projecteurs. L'avion devant figurer le raid de la Terre à la Lune mesurait 42 mètres de long. On comprendra par ces simples détails le spectacle que nous réserve *La Femme dans la Lune*. Le talent de son auteur est pour nous la certitude de n'être point déçu. L'héroïne de cette bande sera Gerda Maurus, artiste fort personnelle qui nous fut révélée dans *Les Espions* ; Willy Fritsch, Gustav Froelich, Margarete Kupper et Max Maximilian complètent la distribution.

P. LEPROHON.

Charlie Chaplin est sans doute l'artiste qui pourrait, dans une foule, circuler le plus facilement incognito. Car comment reconnaître le populaire « Charlot » dans cet élégant et flegmatique gentleman... ?

# NOTRE FILM PARLANT

## SOURDS, RÉJOUISSÉZ-VOUS

Le film parlant va peut-être inaugurer une thérapeutique nouvelle pour guérir la surdité. Ainsi, M. Frantz, spécialiste et professeur d'Hollywood, dit que les vibrations émises par le haut-parleur réveillent apparemment certains nerfs auditifs engourdis. En de nombreux cas, même, on espère arriver à rendre une ouïe à peu près normale à des sujets jusqu'ici rebelles à tous traitements. Le sourd n'aura donc qu'à assister régulièrement à des auditions de films parlants pour espérer la guérison. « *Cinémoude* ne garantit pas l'efficacité du traitement, mais rien ne coûte d'essayer puisqu'à défaut de l'ouïe la vue y trouvera son compte. »

## LE CORNICION TREMPLIN

Au début de cette année, l'Académie Américaine des Arts et des Sciences Cinématographiques a décerné une haute distinction à Harry Oliver, l'un des meilleurs décorateurs américains.

Oliver a obtenu sa distinction par un simple cornichon !... Il y a quelques années, en effet, une firme de Californie voulait faire exécuter un cornichon monstre sur lequel un homme put circuler à l'aise. De nombreux décorateurs avaient échoué dans cette entreprise, lorsque Harry Oliver offrit ses services ; l'extraordinaire apparence de réalité de son ouvrage fut bientôt appréciée par tous les milieux du cinéma. A quoi tient le succès tout de même !

## LA GARDE NOIRE

C'est le titre du nouveau film parlant qui vient de réaliser John Ford et dont la vedette est Victor Mac Laglen. Toutes les informations venues d'Amérique assurent que l'œuvre nouvelle de l'auteur des *Quatre Fils* et du *Cheval de Fer* est profondément émouvante. C'est le pathétique roman d'amour d'une femme douée d'un charme étrange et d'un homme qui, pour sa patrie, sait vaillamment supporter un joug infâme.

## PSYCHOLOGIE DE FIGURANT

Le fameux metteur en scène Raoul Walsh qui, depuis le commencement de sa carrière, a employé dans ses différents films des millions de figurants, connaît à fond leur caractère. C'est ainsi qu'il a décidé de commencer de très bon matin les mouvements de foule de son nouveau film *Chez les Pékins*. — « L'ambition d'un figurant dit-il, décroît en raison directe des crans de sa ceinture » ; en d'autres termes, le célèbre réalisateur a constaté qu'après déjeuner l'énergie des figurants se trouve singulièrement diminuée.

## FAIRE L'ÂNE... POUR AVOIR DU SON

Raoul Walsh eut besoin récemment, dans un film sonore, de faire entendre le braiement d'un âne. Mais les ânes ne s'exécutent pas toujours au commandement, aussi eut-il recours à un Mexicain qui jouit d'un merveilleux talent d'imitation. Mais ayant été obligé de faire l'âne plus de cinquante fois, le pauvre diable devint aphone et c'est par gestes qu'il dut réclamer une indemnité supplémentaire au metteur en scène.

## MESDAMES, FAUT-IL MAIGRIR ?

Les avis sont partagés puisqu'en Angleterre la mode est, paraît-il, aux lignes grassouillettes. Mais à Hollywood les vedettes désirent rester minces. C'est pourquoi on s'étonnait dernièrement de voir, entre deux prises de vues, la charmante Lily Damita dévorant à belles dents un énorme morceau de tarte aux pommes. Notre compatriote, depuis ce jour, est as-

siégée de demandes de conseils par les artistes féminines qui la soupçonnent, avec un si bel appétit, de posséder quelque précieux secret pour conserver sa silhouette.

## UNE NOUVELLE DANSE

Peut-être va-t-il falloir dire adieu au charleston et au black-bottom et autres fantaisies modernes. D'après la nouvelle *Revue Cinématographique Folies Fox 1929*, c'est, paraît-il, le « Break Away », danse nouvelle, qui fait fureur et qui, peut-être, donnera le ton l'année prochaine.

## COMMENT ON DEVIENT METTEUR EN SCÈNE

Récemment un journaliste de Los Angeles, Russel J. Birdwell réalisa pour son compte un film de court métrage intitulé *Coins de rues*, dont le prix de revient total ne dépassa pas 150 dollars, soit environ 12.750 francs. Les meilleurs artistes de la colonie lui avaient obligeamment prêté leur concours. Justifiant son titre *Coins de rues*, ce film a été tourné au coin des rues de Los Angeles et d'Hollywood, et les badauds avaient fourni la figuration. L'attention du Directeur général de la Fox a été attirée par ce film et M. Russel J. Birdwell va être gardé pour la réalisation de *Mascarade*, film parlant.

## LOIS MORAN LANCE LA MODE

La jolie artiste que l'on reverra dans *Les As de la Publicité* promène actuellement à Hollywood des sacs à main étonnants, portant une montre entourée de grosses perles de couleur. L'effet est, paraît-il, fort joli. Les autres artistes de la colonie ont aussitôt adopté cette mode. Nous ne serions pas étonnés que la Maison Offenhall, toujours à l'affût de nouveautés en matière de sacs luxueux et pratiques et dont les créations sont si appréciées de nos jolies artistes, ne s'inspire bientôt de l'idée de Lois Moran.

## ON N'ENTRE PAS

Nous avons déjà signalé qu'on se montre très sévère pour défendre l'entrée des studios où se tournent les films sonores. C'est ainsi que le prince Louis-Ferdinand de Hohenzollern, dont on annonçait récemment les fiançailles avec Lily Damita, voulut pénétrer dernièrement dans les studios pour voir notre jolie compatriote. Mais il fut reconduit par le Colonel Wiatt qui lui dit :

« On n'entre pas ici ! »



fit comprendre que, tout prince qu'il était, il ne saurait badiner ni avec l'amour ni avec le règlement.

## LA PEINTURE RÉVÉLATRICE

On sait qu'en Amérique, quantité d'artistes scénaristes et metteurs en scènes sont engagés pour un contrat d'essai de trois mois avec faculté de renouvellement du contrat pour la maison de production. Pour inscrire le nom du nouveau venu sur la porte de sa loge ou de son bureau, on se sert maintenant d'une peinture spéciale qui tourne au rouge, quinze jours avant le délai d'option, avertissant ainsi le stagiaire de se mettre en quête d'un nouvel emploi. On assure même que, les quinze jours écoulés, l'inscription s'efface d'elle-même ! Mais nous soupçonnons nos amis américains de piétiner un peu les légionnaires !

## THÉÂTRE ET CINÉMA

Comme *Cinémoude* l'avait prévu depuis longtemps, le film parlant opère un rapprochement entre le théâtre et le cinéma. C'est ainsi que Farrell Mac Donald qui a connu de grands succès sur les planches pendant de longues années, vient de se voir confier un rôle important dans *Mascarade*.

Il en est de même pour Irwing Cummings, le fameux metteur en scène, qui, à 17 ans, était un jeune premier de théâtre. Son expérience de la scène l'a beaucoup servi pour étudier la technique du film sonore et c'est ce qui lui a permis de réaliser le film *Au Vieil Arizona*.

Phyllis Crane dans *College Days*. Ah ! qu'on voudrait parfois être oiseau...



**L**E cœur de l'homme moderne bat plus vite que celui de ses aïeux. Prend-il le temps de regarder vivre les hommes, ses frères, de les aimer, de les connaître, de les comprendre ?

Non ! L'homme moderne subit le rythme pressé de son époque. Il mange, boit, dort, s'amuse et ne pense pas. Il travaille beaucoup, et n'a certes pas une heure pour s'occuper de ce qui vit, aime, naît ou meurt à l'autre bout de la terre. Et pourtant, nulle époque, comme la nôtre, ne s'est aussi bien prêtée à la connaissance du vaste monde. Dans les flanes de notre globe se cachent d'autres hommes, des races que nous ne savons exister que parce que des voyageurs l'ont écrit dans des livres. Ces races, ces peuplades inconnues, ces mœurs pittoresques, ces coutumes barbares ou raffinées, qui nous les livrera dans cette forme étiopique que doivent maintenant adopter nos rêveries ?

Allons, que le rêveur se dépêche de penser aux horizons lointains, à l'Afrique noire, à l'Asie jaune et à la lumineuse Océanie ! On lui donne dix minutes pour rêver. Car il a le métro à prendre, un discours à lire, sa voiture à dépanner, trois coups de téléphone à donner, et le courrier de T. S. F. à recevoir... Allons, rêveur, inutile rêver, dix minutes pour penser à la Terre, et aux hommes, et à toutes les féeries que la nature disperse sur la surface du globe !

Dix minutes. Viens, poète, viens nostalgique, viens, toi qui aimes encore rêver dans le siècle de la réalité et de la matière, entrons au Cinéma. Et puisqu'on ne te laisse pas le temps d'imaginer les formes étranges de tes songes, laisse moi te faire pencher sur les formes réelles mais impalpables de la Terre merveilleuse.

Veux-tu parcourir l'Océanie aux îles dorées, voir les Polynésiens nus et beaux comme des dieux, pêcher le poisson dans le Pacifique ? Voici Moana, poème de la nature et des hommes purs, Moana qui nous fait envier de n'être plus des civilisés et de redevenir des primitifs. Moana, de Flaherty, et Ombres blanches où la douceur des îles Marquises éclate comme un rayon vite caché par l'ombre envahissante de la civilisation blanche.

Dans cette Océanie, tu rêves de sauvagerie. Voici les îles de la Sonde où l'on danse, tue, atrophie avec le même sourire impassible. Et tu pourras, si tu le veux, mourir sous les dents des anthropophages des îles Samoa (Archipel des Navigateurs).

« Emporte-moi, Cinéma, dans ton ruban noir et blanc », as-tu dit, poète. Le Cinéma a suivi ton désir, et t'a enfermé au creux de son écran argente. Tu vas maintenant, au pas lent des caravanes, sur le sable du Sahara, derrière les explorateurs du Grand Désert, ou dans la troupe de La Croisière Noire, avec Poirier, chasser les fauves et découvrir les Pygmées. Veux-tu connaître un mariage à Madagascar ou un enterrement au Japon ? Le Cinéma te comblera.



L'art fruste et puissant des Orientaux se révèle dans *La Rose de Du-Chui*, film japonais déjà ancien.

Préfères-tu pister un gros gibier, courir derrière les souples Siamois dans la Jungle. Voici Chang, magnifique film de chasse et de lutte humaine contre la nature.

Toute l'Asie se révèle à toi, synthétisée par les Mongols et leurs fêtes, leurs espoirs et leur révolte dans *Tempête sur l'Asie*, de Poudovkine. Ici, un cinégraphiste russe a visité, pour toi, la Mongolie et a filmé, pour toi, rêveur, pour toi aussi qui ignores



Un personnage type de cette œuvre remarquable : *Tempête sur l'Asie*.



PHOTO UFA  
« L'homme-fourmi et le mastodonte ». Avec leurs instruments primitifs, les indigènes viendront à bout de l'énorme animal, se repaîtront des meilleurs morceaux (Dart).

tout du monde, un des visages de la Terre.

Les glaciers de l'Alaska peuvent être illuminés par le soleil de minuit. Le Cinéma en emportera dans son ruban de celluloid l'immatérielle splendeur (Voyage en Alaska, de Robertson), et pour le sédentaire qui travaille dans les quatre murs hostiles d'un bureau. Voici tous les pays fabuleux de l'Inde (Le Chant hindou), la Birmanie, le Zouloulou (Silva le Zoulou), tout le Japon des Mousmés, des Samourais, et des morts honorables dans *La rose de Pu-Chui*, film japonais, et même les terres implacables et sauvages comme la Terre de Feu ou Le Groenland.

Partout où le désir de l'homme se tourne, le Cinéma répond : Présent. Il n'y a pas un pouce de terre que le Cinéma ne puisse atteindre, et les catastrophes comme les métamorphoses de la nature revivent sur l'écran dans leur tragique ou merveilleuse ampleur.

Et toi, rêveur, qui te consumes de ne jamais donner une forme à tes rêves poursuivis, voici l'image sur l'écran, l'image qui revêt, pour toi, les mille aspects du monde, les aspects de détresse de l'homme isolé parmi les dangers de la Jungle, les aspects de fête ou de guerre, de chasse et d'amour, toutes les apparences des hommes et des éléments dans la vie universelle. Et c'est pour cela que le Cinéma, malgré son pouvoir de « réalisation » de projection du « réel » demeure un outil à fabriquer du rêve, car les images qu'il nous transmet ne sont que des ombres grises, noires



et blanches, et si l'ignorant s'y instruit, le sédentaire y comble son désir obscur de voyage, et le rêveur pense encore, au delà de l'écran, que ce qu'il voit n'est qu'une des multiples figures de la Terre en ses renouvellements.

On pourra méconnaître ton pouvoir, ô Cinéma, (Ciel du Monde, mais toi, dédaignant les faux poètes, ceux qui prétendent qu'il ne faut pas donner la vision des choses inconnues pour ne pas tuer le merveilleux, tu continueras à moudre, dans ta carcasse d'acier, les images arrachées au monde, pour que les rêveurs attardés dans un siècle de vitesse y trouvent le reflet de leurs nostalgies.

Et aussi afin que tous ceux qui n'ont ni le temps ni l'argent qu'il faut pour prendre le train ou le paquebot, et s'en aller à la découverte du monde, voyagent à travers l'Europe mal connue, l'Asie mystérieuse, et l'Océanie, berceau des hommes, dans tous les continents et sur toutes les mers, par la magie d'un rayon de lumière peuplé d'images.

Lucie DERAIN.

Dans *Ombres blanches*, les images de la mort de l'indigène, les mélées nostalgiques qui l'accompagnent nous émeuvent et nous font vibrer...

Ci-dessous : Une scène de *Chant Hindou*, film d'une intense atmosphère locale où la figuration « naturelle » fait merveille.

PHOTO UFA



**CONTINENTS  
RACES, MŒURS  
COUTUMES ...  
CINÉMONDE !**

ARRANGEMENT DE A. BRUNYER



Jaque Catelain, dans *Le Chevalier à la Rose*.

## LES OPÉRETTES A L'ÉCRAN



**C**HANGER les opérettes en films semble devenir une vogue de plus en plus croissante. Malheureusement, là où le réalisateur pourrait laisser libre cours à une fantaisie qui sauverait la banalité des sujets, nous ne trouvons généralement que platitude, débordement de niaiseries et poursuite d'effets extérieurs.

Mauvais film fut Chu-Chin-Chow, d'après l'opérette anglaise d'Oscar Ashe; terne et inanimé le Miss Helvett français où Marie Glory, alors Arlette Genny, n'eût pas l'occasion de nous révéler sa grâce, sa sensibilité, ni même sa tendre beauté qui furent un des grands attraits de l'Argent; faible et ennuyeux Le Danube Bleu, et enfin quelle désolante pauvreté ornait Phi-Phi, vous vous en souvenez.

L'Allemagne, cependant, nous donna une adaptation réussie de Rêve de Valse : le rythme tour à tour allégre et langoureux, les détails amusants, le jeu précis et entraînant l'impression de romanesque enfin qui dominait le film, en firent une œuvre plus frappante que l'opérette elle-même.

La Dernière Valse, autre effort allemand, fut, quoique inférieur au précédent, un assez bon film.

Mais la seule adaptation d'opérette digne d'intérêt est celle de La Veuve Joyeuse, par Eric Von Stroheim.

Ce n'est, certes, pas un chef-d'œuvre; Stroheim nous avait accoutumés à plus d'âpreté : jusque-là, il n'avait, d'ailleurs, réalisé que des films dont il était l'auteur, se

plaisant à faire évoluer ses personnages, — la plupart antipathiques — au milieu de drames particulièrement tristes et violents.

Comment son tempérament put-il s'accommoder du fragile prétexte qu'est celui de La Veuve Joyeuse? Il en amplifia le sujet et inventa des caractères; mais malgré cela et quelques passages où l'on peut reconnaître la manière habituelle de Stroheim, cette œuvre ne signifie rien de plus que ce qu'elle a annoncé : c'est un divertissement à grand spectacle.

Depuis La Veuve Joyeuse, la mode d'adapter les opérettes croît sans cesse : nous avons vu Le Chevalier à la Rose, avec Jaque Catelain et Hugette Duflos; Rose-Marie, où sont développés d'heureuse façon des scènes de large plein-air, et Le Tsarévitch.

Actuellement, on prépare aux Etats-Unis une nouvelle série d'opérettes, celle fois sonores, parmi lesquelles The Desert Song, The Show Boat, et The Cocoanuts, de notre compatriote Robert Florey.

Si nous ne pouvons encore nous prononcer sur le genre violemment discuté du film sonore, nous croyons pourtant à son avenir; il peut développer l'art cinématographique dans un sens jusqu'ici insoupçonné et peut-être plus profond. Ce n'est certainement pas de l'opérette sonore que nous attendons ce développement, mais il est possible qu'elle puisse dans ce genre nouveau plus de vigueur, plus de variété et surtout plus de succès.

Marianne ALBY.

## LE THÉÂTRE

**Théâtre Fémina.** — Le Roi boit! Vaudeville en trois actes de M. Raoul Praxy.

L'auteur fait évoluer ses personnages autour d'un procédé qui ne comporte rien de très nouveau. Une fois ce manque d'originalité accepté, pour le fond, il faut reconnaître que la forme est assez alerte. Peu de mérite, mais de l'habileté. A défaut de recherche, du métier.

Le premier acte est laborieux. Il s'agissait de poser une situation rocambolesque et M. Raoul Praxy eut quelque peine à y parvenir. Mais, dès qu'il est convenu que Jean-Pierre, brave paysan normand, sera le prince Sakaha, héritier du trône de Ranastan, les personnages sont plus à l'aise. Simone, fiancée du pseudo-prince, ne sait comment sortir de cette position ridicule, mais sa mère, M<sup>me</sup> Durand, est trop éprise de noblesse pour ne pas se gonfler de gloire. Les petites amies sont jalouses, les snobs, émerveillés, et le prétendant, incrédule. C'est lui, d'ailleurs, qui organisa cet imbroglio. Quant à Jean-Pierre, il s'accommode de sa nouvelle qualité de prince en multipliant les gaffes, les scandales et les inconvenances. Lorsque la plaisanterie a assez duré, le prince retourne à ses champs, Simone épouse Albert et M<sup>me</sup> Durand tombe de bien haut. Tous se réjouissent de l'aventure en se défendant d'avoir été dupes. Il n'est guère de procédé plus vieux que le qui-proquo, aussi n'en est-il pas de plus sûr. Les interprètes ont beaucoup servi leur auteur. C'est grâce à M. Robert Hasty que Jean-Pierre est souvent drôle. M. Moriss est un plaisant Britannique et M. Raoul Praxy, qui interprète lui-même le rôle d'Albert, y met de la distinction. M<sup>lle</sup> Magdeleine Berubet est elle-même, mais la note est trop accentuée. M<sup>lle</sup> Denise Géraud chante agréablement au second acte. M<sup>me</sup> Thérèse Cernay et Tatiana complètent une interprétation consciencieuse.

**Théâtre de l'Athénée.** — Reprise de Ça, comédie en trois actes de M. Claude Gevel.

Ce qu'il y a sans doute de plus original dans la pièce de M. Claude Gevel, c'est son titre. Titre doublement heureux puisqu'il joint à un accent pittoresque qui frappe l'esprit l'avantage de résumer très exactement l'idée sur laquelle la pièce est construite.

Qu'est-ce donc que Ça? Le héros de l'action imaginée par l'auteur l'apprend à ses dépens... ou peu s'en faut. C'est un sportif, d'humeur et de santé parfaites, qui goûte, auprès d'une femme charmante, un bonheur conjugal complet. Mais tout n'est qu'apparence. Les circonstances vont se charger, sous l'impulsion habile de M. Claude Gevel, de montrer qu'il faudrait moins que rien pour dissocier ce ménage qui semble si uni. Le mari ne se soucie pas assez de « ça », dont une femme finira toujours par sentir qu'elle est frustrée : l'atmosphère de mots, de prévenances, de gentillesse verbales dont s'entourne si aisément la sensibilité féminine. Un rival passe, qui s'en avise et, s'il n'en usait maladroitemment, si le mari, surtout, n'intervenait à temps... Mais il recueille finalement, en même temps que la leçon, le profit de l'initiation d'autrui. Et la comédie finit pour le mieux de l'honneur conjugal.

De cette idée qui aurait pu donner matière à une pièce psychologique, M. Claude Gevel n'a voulu tirer qu'un vaudeville, d'ailleurs sans lourdeur, toujours aimable, parfois plaisant. Sa pièce eut naguère du succès aux Capucines. Pourquoi n'en aurait-elle pas à l'Athénée?

M. Pierre Etchepare mène le train avec aisance et gaieté. M<sup>me</sup> Simone Dulac a autant d'intelligence que de charme et M<sup>me</sup> Yvonne Fragny a le sens du comique. M. Georges Laby est juvénile et adroit. Enfin M. Charles Lorrain a dessiné avec tact et pittoresque une silhouette amusante.

**Théâtre Antoine.** — Reprise de La Fleur d'Oranger, comédie en trois actes de MM. Birabeau et G. Dolley.

La Fleur d'Oranger fut le spectacle d'inauguration de la Comédie-Caumartin où elle connut un très gros succès qui se renouvela au cours de nombreuses tournées. M. René Rocher vient de reprendre cette comédie pour la saison d'été du Théâtre Antoine. La fleur est légèrement fanée, mais il se pourrait bien cependant qu'elle connût encore de beaux soirs. Les situations se nouent et se dénouent, innombrables. Le mari cache son mariage à son terrible procureur de père, puis il devient le fiancé de sa femme et serait obligé de l'épouser une seconde fois si tout n'est arrangé, en dernier ressort, à la satisfaction générale.

L'ensemble de l'interprétation est très équilibré. MM. Henry-Houry et Armand Morins ont fait d'excellentes compositions. M<sup>me</sup> Germaine Rêve et Andrée Guize sont vivantes et adroites. Citons encore M. Jean Gobet et M<sup>me</sup> Mady Berry, Nita Malber et Daisy Thomas. Tous ont de la conviction.

JEAN BERNARD-DÉROSE.

## LES DISQUES

Les voix que nous fait entendre, ces jours-ci, le phonographe ne nous sont pas inconnues, pour la plupart, mais leur réapparition permet de mettre au point quelques problèmes du mystère de la phonogénie.

Deux extraits de Sadko et du Prince Igor (Song of the Viking Guest — How goes it Prince?) sont à Chaliapine l'occasion de prouver à nouveau le charme de sa voix à travers le microphone, particulièrement dans les scènes de rire. Nul ne sait rire comme Chaliapine, avec cette aisance de colosse très tendre — mais nul, non plus, ne sait être grave comme Marcel Journet dans la Walkyrie. (Ces yeux si joyeux et si graves. — Adieu superbe, adieu vaillante enfant.) Ce disque forme d'ailleurs, entre ses deux faces, une parfaite opposition d'effets rocambolesques et fantastiques.

Amateurs de Bach écoutez ces extraits de la Passion selon saint Mathieu et de la Cantate n° 159, chantés par Elisabeth Schumann. Sa voix, soutenue par la flûte ou le hautbois et un léger orchestre à cordes, nous donnera toutes les joies que vous êtes en droit d'attendre d'une cantatrice aussi remarquable et d'une musique aussi bien faite pour le phonographe, bien que vieille de trois siècles.

Haendel (Air de Perses) et Franch dans son Nocturne sont moins heureusement servis par M<sup>me</sup> Dolores de Silvera, qui n'a pas su encore se dégager de quelques petites vulgarités.

Dans Les Palmes et l'Adeste Fideles, John Mc Cormack se révèle un excellent ténor d'église, encore que sa prononciation du latin soit un peu irritante. Cependant son interprétation de l'Adeste Fideles reste bien inférieure à celle de la « Cantoria » qui, avec la même innocence, chante un Chant du Triomphe et le Paradis. Que l'on mette en garde les maîtres contre cette accentuation un peu naïve de leurs choristes, le phonographe se fait un malin plaisir de l'exagérer encore, comme aussi la voix métallique de Jane Bragins dans une Berceuse russe, et le timbre par trop monocorde de M. Maguenet dans les savoureuses chansons de matelot (Pêcheurs de Groix — Le Grand Coureur) recueillies par le capitaine Hayet.

ANDRÉ CÉROUY.



Song of the Viking Guest (Sadko de Rimsky-Korsakoff) — How goes it Prince? (Prince Igor de Borodine), par Chaliapine — Gramo — D. B. 1104.

Ces yeux si joyeux et si graves — Adieu, superbe, adieu vaillante enfant (Walkyrie - Wagner), par Marcel Journet — Gramo — D. B. 1156.

Aus liebe will mein Heiland — Es ist Wollbracht (Bach), par Elisabeth Schumann — Gramo W. 980.

Air de Perses (Haendel) — Nocturne (Franch), par Dolores de Silvera — Col. D. 14237.

Adeste Fideles — The Palms (Faure), par John Mc Cormack — Gramo D. B. 984.

Adeste Fideles, par « La Cantoria » Gramo — L. 684.

Chant du Triomphe (Joseph Noyon) Le Paradis (Albert Alain), par la maîtrise de la Primatiale de Lyon — Col. D. 11030.

Berceuse russe — Les deux guitares, par Jane Bragins — Col. D. 19021.

Pêcheurs de Groix — Le Grand Coureur (recueillies par le capitaine Hayet), par M. Maguenet. — Col. D. 11025.



« Ce beau visage, ces yeux énergiques »... (Reginald Denny)

## Comment je suis devenue amoureuse d'un acteur de cinéma

**L**ORSQUE j'avais 18 ans, ce qui me semble déjà fort loin! ma famille me conduisait, chaque semaine, le vendredi soir, au cinéma. Maman préférait le cinéma au théâtre parce qu'il ne fallait pas s'habiller pour y aller! Pouvait-elle! Elle professait un grand mépris pour la toilette, notre très modeste budget ne lui permettant pas d'être coquette. Elle faisait comme le renard de la fable avec les raisins...

Cette petite distraction hebdomadaire et cinématographique me semblait alors un très grand luxe, et pourtant notre cinéma de quartier, à 5 francs le fauteuil pas remboursé, ne nous offrait que de vieux films ayant traîné sur les boulevards et un orchestre invraisemblablement poussif! Cet orchestre fut la cause certaine de mon aversion profonde pour la musique!

Je supportais patiemment la « Marche » obligatoire, le morceau classique du début! La pianiste n'avait pas encore trop chaud, son lorgnon, vierge de buée, lui permettait de déchiffrer passablement sa partition; le violoniste ne somnolait pas encore sur son instrument crasseux et le violoncelle allait à peu près en mesure. Maman écoutait avec gravité Gounod, Verdi, Meyerbeer, Berlioz, etc., car elle aimait la belle musique. Papa fumait sa pipe en lisant son journal et, pour taquiner sa femme, lui disait : « Tu me préviendras, Jeanne, quand ils auront fini! Maman haussait les épaules, dédaigneuse. Papa commençait alors, sur tous les tons, une série de « Brou, Brou, Brou » exaspérants! Invariablement cela se terminait par des mots aigres-doux glissés de bouche à oreille pour ne pas se faire remarquer!

Le dernier accord plaqué, le maestro violoniste s'épongeait, éternuait avec bruit et, sur un petit air guilleret, tous feux éteints, l'écran reprenait son bi-quotidien service!

On nous offrait d'abord sous forme d'actualités, l'inauguration d'un monument ou la Revue du Quatorze Juillet suivant la saison! Coupée par un invisible fil, la musique s'arrêtait au milieu d'une mesure, et sans

ménagements attaquait une marche funèbre. L'enterrement du roi des Iles Gualapopo. Un roi nègre, tantum. Les inondations à Chicago. La marche funèbre se faisait plus lente. Un cross-country à Fontainebleau. La marche funèbre à toute allure devenait une marche triomphante pour saluer le vainqueur du cross, un pauvre gars tout crotté et haletant, son bouquet de fleurs à la main. Les actualités terminées, l'orchestre s'en allait se rafraîchir au bistrot du coin.

Les pochettes-surprises, chocolats glacés, esquimaux, caramels, pastilles de menthe, bonbons acidulés! faisaient leur apparition. Papa reprenait sa pipe et son journal, maman regardait, avec un immense mépris dans ses grands yeux bleus, les amoureux un peu trop tendres!

Enfin l'orchestre ayant réintégré son « box » poussiéreux, l'obscurité se faisait sur un « Adagio » et le grand film à vingt épisodes commençait. Deux crimes, une fuite en automobile, une course éperdue sur les toits d'un gratte-ciel! un enlèvement, etc.

Soudain, mon cœur se met à battre! Une figure vient de passer sur l'écran. Je l'ai à peine entrevue et pourtant je sens bien que je ne l'oublierai jamais! Ce beau visage, ces yeux énergiques, sont gravés à jamais dans mon cœur! J'aime pour la première fois. Hélas! Après le « Bonsoir » d'usage il fallut partir. J'étais si pâle que maman voulut m'emmitoufler dans un châle!

Une fois dans mon lit, je me mis à pleurer doucement d'émotion et de joie.

Tout le dimanche, j'essayais de trouver son portrait dans les revues cinématographiques.

Ce vendredi-là, j'entraînai le cœur battant dans notre cinéma. Allais-je le revoir? Je crus mourir d'impatience! « Charlot » m'exaspérait. L'entracte me semblait interminable...

Eh bien! je ne revis jamais le beau visage énergique!

Mon désespoir fut immense et je crus vraiment que j'allais en mourir!

Ainsi me fut révélée, à la fois, toute la joie et toute la douleur, d'aimer! Yvonne PICABIA.

## Quand Henri IV fume du caporal...

Un jour de la semaine dernière, j'assistais à la présentation de deux nouveaux films, provenant : l'un, d'Amérique, l'autre... d'outre-Rhin...

Mollement enfoncé dans un fauteuil d'orchestre qui offrait à mes formes une hospitalité ouatée, j'avais admiré dans le premier film l'intelligence d'un superbe « toutou », digne émule du célèbre « Rintintin », dont les exploits animaliers des plus heureusement une intrigue dépourvue de toute originalité.

Souriant de la naïveté du scénario, une fois de plus je me disais, « in petto » : « Les films américains sont extraordinaires ; qu'ils soient étonnamment banaux ou fantastiquement incompréhensibles, les acteurs sont tellement bien choisis (« the right man (or Woman) in the right place »), leur jeu est tellement naturel, que les piliers les plus amères sont avalés avec plaisir par un public bon enfant, parce qu'il s'est bien amusé malgré tout.

Mais déjà, le second film nous était présenté. Une vedette célèbre, au talent reconnu, en était l'âme. L'action se déroulait fin du xv<sup>e</sup> siècle, commencement du xvi<sup>e</sup>.

Hélas ! Trois fois hélas... Horresco referens... Les murs du palais et des habitations étaient... en ciment armé.

A un moment, l'étoile se dévêtait en public (hé ! hé !), mais ne se débarrassait de sa lourde et somptueuse robe que pour nous apparaître en un travesti qu'aurait pu signer Paul Poiret.

Les seigneurs, les dames de la Cour, exhibaient des costumes qui s'apparentaient à diverses époques pouvant s'échelonner sur un siècle : 1570-1670.

« J'en passe et des meilleurs ». A vous conter mon martyre, mes forces s'épuiseraient. Je renoncerais donc à pousser plus loin, mais je ne renoncerais point à poursuivre le cours de mes protestations. Un film, se rattachant à l'histoire, de loin ou de près, fait revivre une époque tout entière.

En même temps qu'il les divertit, les intéresse, le film doit également instruire les spectateurs et ne pas leur donner de fausses notions sur la vie, les mœurs, les traditions d'un passé en somme tout près de nous.

Nul n'ignore que François I<sup>er</sup>, Charles-Quint, Philippe II, leurs contemporains et contemporaines n'ont jamais eu à leur disposition, pour monter à cheval, les selles, les briques, les éperons, les cravaches, les fouets qu'utilisent aujourd'hui Mlle Dorange, la Duchesse d'Uzès ou François Hervé.

Lorsque je vois un seigneur du xv<sup>e</sup> siècle se servir de vaisselle, de fourchettes et de couteaux Louis XV...



Rien à redire à cette véridique et tumultueuse reconstitution dans *Madame Sans-Gêne*. Rien à dire ? Tout de même, ces fils télégraphiques...

j'ai mal... je souffre... Louis XV n'a de commun avec le xv<sup>e</sup> siècle que son... matricule.

Quand une reconstitution n'est pas absolument parfaite, elle n'est qu'une mascarade, et rien n'est plus pénible que de regarder des personnages du temps d'Henri IV fumer des cigarettes de la Régie, alors que les « conquistadores » pétuaient la pipe ou le cigare que de charmantes Havanaïses roulaient aujourd'hui encore, comme les premières cigarières, leurs ancêtres, sur leur cuisse droite... (pour la plus grande satisfaction de quelques dilettantes).

Avec les moyens financiers et techniques dont dispose actuellement le cinéma, avec la documentation qu'ils peuvent réunir... et consulter, (s'ils le veulent), les metteurs en scène n'ont pas le droit de se livrer à de véritables Saint-Barthélemy chronologiques. Le bon public, qui paie, s'égayait jadis de certains anachronismes... aujourd'hui, il les supporte mal, et en témoignage de la mauvaise

humeur. Le film irréprochable doit être l'expression de la plus complète sincérité, jusque dans ses moindres détails... ou bien l'intérêt des scènes les plus belles, les plus émouvantes, est diminué, entaché, souillé, par une faute en apparence anodine, mais qui, à elle seule, déchire l'illusion et fait ressortir en pleine lumière tout ce qui demeure de factice, de conventionnel, dans une action qui n'est pas de la vie pure, mais de la vie traduite, exprimée par des interprètes dont le talent ne parvient pas toujours à faire oublier qu'ils sont, malgré tout, des acteurs. Vous me direz : une paille au milieu de la poutre... Justement : une paille... et... va te faire... poutre... l'illusion est tuée par le ridicule.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'ai horreur que l'on assassine mes illusions... même quand elles ne sont pas très belles.

Henry CLÉRY.

## DE "ROGER LA HONTE" A "VERDUN... VISIONS D'HISTOIRE" La belle carrière de Daniel Mendaille.

C'EST après avoir joué une fort belle carrière théâtrale que Daniel Mendaille se consacra au cinéma.

Né à Paris en 1886 il avait débuté fort jeune sur la scène, puisque nous le trouvons déjà en 1904, au Théâtre des Ternes, interprétant tout le mélodrame en faveur à l'époque : Roger la Honte, Le Courrier de Lyon, Le Maître de Forges, etc. Il fut, au Conservatoire, l'élève du fameux tragédien Paul Mounet, et perfectionna sans cesse son beau talent. Il passa trois ans au Théâtre Antoine, puis créa aux Variétés Match de Boxe et, à l'Œuvre, Maison de Poupée, le célèbre drame d'Henrik Ibsen. La guerre interrompit sa carrière. Il la fit tout entière dans l'aviation et revint avec deux citations, plusieurs blessures dont une lui a laissé sa cicatrice au visage. Daniel Mendaille reprit alors sa brillante ascension. Il joue dans les principaux théâtres parisiens, notamment au Châtelet dans Le Tour du Monde en 80 jours.

Ce fut Gaston Roudès qui l'engagea pour la Gallo-Film et lui confia un rôle de La Proie, aux côtés de Germaine Fontanes



et de Bout-de-Zan. Léon Poirier remarqua bientôt le talent de l'artiste et lui fit jouer l'un des principaux rôles du Coffret de Jade, puis celui du comte de Maupry dans L'Affaire du Courrier de Lyon. Parmi les films qu'il tourna vers la même époque, citons encore Le Crime de Montique, avec Yvette Andregor, Les Deux Soldats, avec Germaine Rouer, sous la direction de Jean Hervé. Daniel Mendaille est un artiste qui connaît son métier. Plus récemment dans L'Équipage de Maurice Tourneur, il a campé avec beaucoup de force le personnage de Deschamps, retrouvant pour quelque temps un rôle qu'il avait tenu toute la guerre. Léon Poirier lui demanda de figurer, dans Verdun, Visions d'Histoire, le rôle symbolique du mari. Il fut comme tous les interprètes de cette grande œuvre, d'une admirable vérité. En voyant ces deux films de guerre j'ai senti qu'un artiste ne joue pas seulement par métier, mais qu'il y a au fond de chacune de ses éphémères créations un peu de son âme propre et de sagesse. L'exemple de Mendaille nous le prouve et c'est, peut-être, chez lui ce qui nous touche le plus. P. L.



## CINÉASTES • RUSSES •

Les cinéastes russes font actuellement l'admiration de tous les publics. Bien peu de gens cependant connaissent leur passé, leurs exactes origines. Je crois qu'il est intéressant de conter aux lecteurs de *Cinéma* les débuts des plus illustres d'entre eux.

S.-M. Eisenstein est un grand gaillard, aux mains promptes, au parler guttural, au regard toujours vif et brillant. Trente ans environ. Né à Minsk. Études à l'Université de Kiev. Vint à Moscou au début de la guerre civile. Travailla au théâtre Meyerhold. Introduisit l'acrobatie dans la mise en scène de pièces même classiques. Arracha l'acteur de théâtre à un doux croupissement, le fit danser, chanter, sauter, s'ébrouer sur la scène. Fut attaqué violemment par tout ce que la presse théâtrale russe compte de plus ou moins réactionnaire. Décida un jour d'introduire un petit sketch cinématographique dans une pièce. Fit venir le cinéaste Dzigo Vertoff au théâtre et le chargea de mettre en scène ce sketch. Constata que Dzigo souffrait d'un mal de dents terrible. Le laissa aller chez le dentiste et se substitua à lui. Tourna lui-même le sketch en trois heures, ne sachant d'ailleurs absolument pas ce que c'est qu'une caméra, un objectif, un sunlight. Prit goût au métier de cinéaste. Et ne cessa plus de tourner.

Vsevolod Poudovkine, 29 ans, est originaire de Kiev. Il fréquenta l'Université populaire, fut soldat, puis comptable, puis marchand ambulant. Entra, en 1924, au *Goskino-technikum* (École supérieure de Cinéma), à peine fondé et en sortit, en 1926, premier. Tourna avec le professeur Pavlov, célèbre savant russe, un court documentaire (200 mètres) sur le cerveau humain. Entreprit ensuite *La Mère*, d'après Gorki, et conquit rapidement la gloire.

Plus curieux encore que les débuts d'Eisenstein et de Poudovkine sont ceux de Dovjénko, cinéaste ukrainien. Celui-là est un simple ouvrier. Il marcha pieds nus jusqu'à l'âge de 16 ans. Travailla dans les plus grandes usines d'Ukraine. S'inscrivit dès 1917 au parti communiste. Fit la guerre civile comme officier de l'Armée Rouge, fut blessé à deux reprises et décoré. En 1924, il fut nommé secrétaire adjoint de la Délégation Commerciale des Soviets à Berlin. Toute la journée il vendait du pétrole, du charbon, du sucre, mais, le soir, il allait dans les studios et regardait tourner les plus fameux cinéastes allemands. Pour mieux apprendre le métier il fit même de la figuration, le dimanche. Rapidement, il acquit des connaissances techniques, qui lui permirent, dès sa rentrée en Russie, d'aborder la mise en scène et de tourner *Zvenihora*, film satirique et social excellent.

Amusant est aussi le cas du metteur en scène Solovieff. Ce jeune homme étudiait le droit en 1917. Il s'éprit un jour d'une jeune artiste de ciné et entra comme régisseur au studio d'Yalta.

Quelques mois plus tard les blancs évacuèrent Yalta, tous les metteurs en scène partirent et le studio cessa de produire. Il resta au studio huit boîtes de pellicule, Solovieff les prit et tourna un film : une histoire d'amour un peu fantastique. Parce que le cinéma était monopole d'État et que le metteur en scène improvisé n'avait point demandé d'autorisation, les bolcheviks le mirent en prison. Mais Trotsky, qui était alors en Crimée, vit le film de Solovieff. Il le trouva excellent et fit libérer le jeune cinéaste. Il le nomma tout de suite chef de la section cinématographique de l'Armée.

Jacob Protozanoff, Arménien, entra en 1912 comme garçon de bureau et emballer au « Ermoliev-Film » de Moscou. Mosjoukine mettait alors lui-même en scène ses bandes. Il avait besoin d'un homme robuste pour aider l'opérateur, porter l'appareil. Il prit Protozanoff. Peu à peu Protozanoff s'habitua à donner des conseils à l'artiste. Il s'avéra intelligent. Et en 1914 il faisait déjà de la mise en scène. Mais à cette époque le cinéma russe n'était encore qu'une grande famille. Protozanoff cumulait les fonctions de « Director » avec celles de garçon de bureau ; il allait chercher des cigarettes pour les artistes au bureau de tabac...

M<sup>me</sup> Preobrajenskaia, réalisatrice du *Village du Pêche* et de *La Dernière Attraction*, a été, avant de faire de la mise en scène, institutrice dans la famille d'un général, actrice de ciné (pendant la guerre) et employée à la Croix-Rouge.

Très curieux est aussi le cas de M. Schvedtchikoff lui-même, président de la Sovkino et dictateur du cinéma soviétique. Cet homme enseignait la chimie dans un lycée de province lorsque sa probité et ses qualités d'organisateur bien connues lui valurent le poste qu'il occupe aujourd'hui. Il ignorait alors tout du cinéma. Mais, rapidement, il sut « s'y mettre ».

...Les cinéastes russes sont des *self-made-men*, des hommes qui se sont faits eux-mêmes. C'est ce qui les rapproche des cinéastes américains. C'est ce qui explique la vie prodigieuse le réalisme puissant qu'il y a toujours dans leurs films.

M. G.

Photos extraites du film de Litvinov :

# LES HOMMES DE LA FORET

# POUR LA 6<sup>ème</sup> FOIS général TRIOMPHE DANS LE TOUR DE FRANCE AUTOMOBILE

CABRIOLET 5 CV.  
FREINS AV.  
14.500 frs

Les Courses de Vitesse  
et les  
Épreuves de Tourisme

Pendant longtemps la course de vitesse fut le seul critérium de bonne fabrication aux yeux de la clientèle.

Les constructeurs en ont tiré de précieux enseignements techniques mais le simple particulier ne pouvait en dégager aucune conclusion pratique.

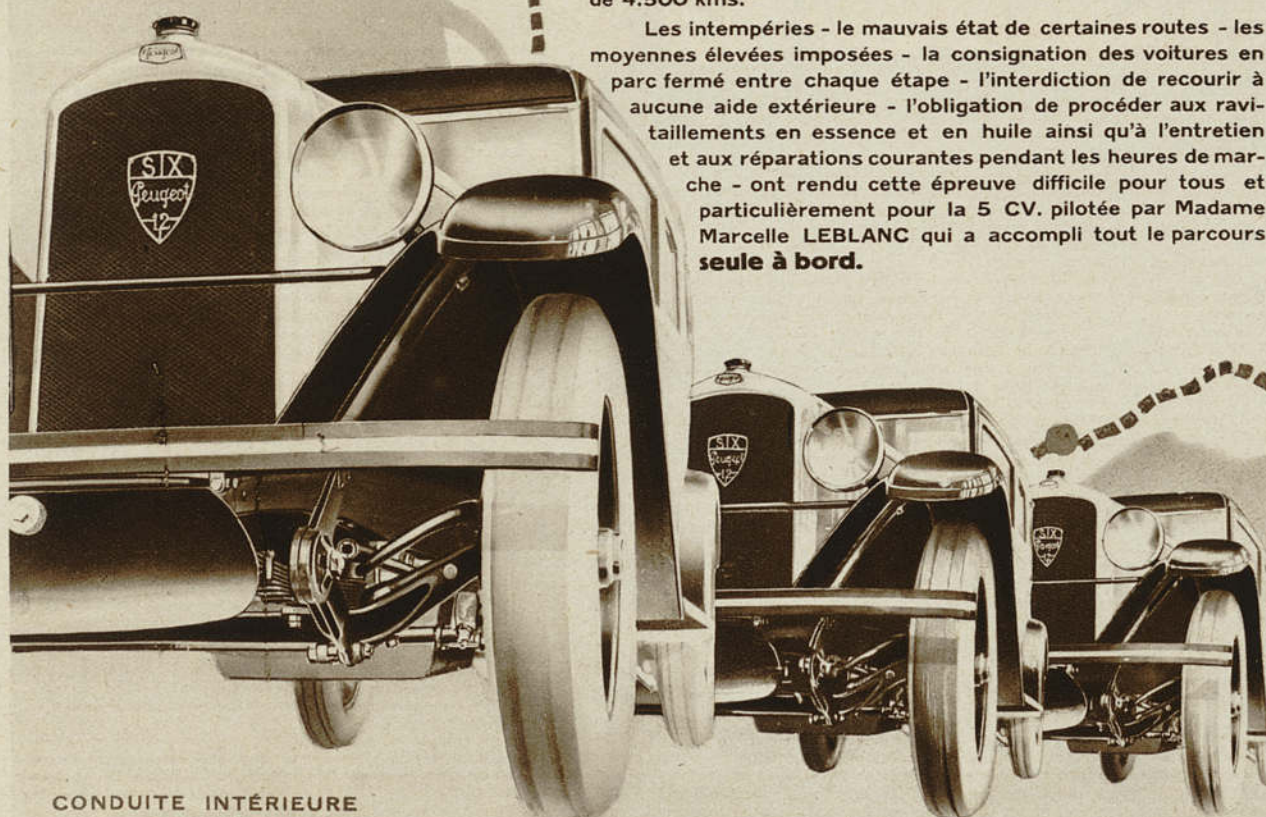
Le Tour de France en instituant dès 1922 une épreuve résumant les conditions les plus défavorables du tourisme permet à l'usager d'apprécier la valeur d'utilisation des véhicules des concurrents sur la seule et véritable piste d'essais qui est : La Route.

## LES CONDITIONS DE L'ÉPREUVE :

Les 4 voitures engagées par la Grande Marque Nationale ont terminé sans aucune pénalisation une dure randonnée de 4.500 kms.

Les intempéries - le mauvais état de certaines routes - les moyennes élevées imposées - la consignation des voitures en parc fermé entre chaque étape - l'interdiction de recourir à aucune aide extérieure - l'obligation de procéder aux ravitaillements en essence et en huile ainsi qu'à l'entretien et aux réparations courantes pendant les heures de marche - ont rendu cette épreuve difficile pour tous et particulièrement pour la 5 CV. pilotée par Madame Marcelle LEBLANC qui a accompli tout le parcours seule à bord.

1ère SANS PÉNALISATION  
(catégorie 750 cc)  
M<sup>me</sup> Marcelle LEBLANC  
seule à bord  
DE SA  
5 CV.  
PEUGEOT  
strictement de série



CONDUITE INTÉRIEURE  
12<sup>CV</sup> SIX  
5 PLACES - 4 VITESSES  
39.800 frs.

1<sup>ère</sup> SANS PÉNALISATION  
(catégorie 2 litres)  
de Lavalette, Césaire,  
Morillon  
SUR TROIS  
12<sup>CV</sup> SIX  
PEUGEOT  
strictement de série  
3 VOITURES AU DÉPART  
3 A L'ARRIVÉE

## en potinant avec nos lecteurs



Dormir dans une baignoire, c'est évidemment une solution lorsqu'on ne peut trouver mieux. Tout de même on est un peu étonné de la somnolence de Jack Trévor, alors que se penche sur lui un si gracieux ange gardien, personifié par Lili Favier. C'est une scène de *Deux Balles au cœur*, qu'ont réalisée M<sup>me</sup> Jean Milva et Claude Heyman.

BERNADIA L'ORIENTALE, l'IMPANTE LA RIDEUSE ET CHEVALE-RESQUE sont priés de transmettre leur adresse, car plusieurs lettres qui leur sont destinées viennent d'arriver à nos bureaux. UN AMI DE CINÉMA. — Le prix des agrandissements 18 x 24 est de 7 francs pièce. L'agrandissement de la photographie de Dolly Davis correspond bien au n° 515 de notre collection de cartes postales.

MISS CLAUDE COPPENHAGEN. — Je note qu'au mois d'août, lors d'un voyage au Danemark vous nous avez écrit des notes sur le cinéma danois. Vous pouvez écrire à Gina Manès, 1, rue Gabrielle. Elle vous répondra certainement.

UNE GIGI. — Jaque Catalain habite 63, boulevard des Invalides, 14, rue d'Amsterdam, Paris. Certains artistes tournent avec des lunettes, d'autres sans, cela dépend d'abord de leur vue et ensuite des personnages qu'ils personnifient.

R. DE LA TRAMERIE. — Nous vous avons inscrite parmi nos abonnés. Nous n'avons pas les photos que vous nous demandez. Si vous désirez vous les procurer, adressez-vous directement aux firmes éditrices.

GRANDS. — Pola Négri vient de tourner un film en Angleterre. Celui-ci sera bientôt présenté en France. Louise Brooks est actuellement à Paris. Vous n'avez donc pas lu l'article de notre collaborateur George Froun qui est allé la saluer pour nous à son arrivée au Havre. Vous pouvez écrire à Louise Brooks aux Films Sofar, 3, rue d'Anjou. Greta Garbo tourne pour M. G. M. Ecrivez-lui aux studios de cette Société, à Culver City, Cal.

LEMANQUE. — Clara Bow est vedette chez Paramount, depuis le film *Le Coup deoudre* qui fut présenté en France. Il y a deux ans. Vous pouvez écrire à Helen Foisser aux Studios M. G. M. Culver City, Cal.

LE BOIT DE LA LORNETTE. — Nous avons en cartes postales certains des artistes que vous demandez. Armand Talier que vous avez remarqué dans *Jocelyn* où il était étonnant est aujourd'hui directeur de cinéma. C'est lui qui dirige le Studio des Ursulines et la Salle des Agriculteurs. Mais certainement le *Capitaine Français* sera bientôt présenté en province. Oui, le cinéma parlant est une utopie.

UNE TAPÉE DU CINÉ. — J'ai souvent donné ici l'adresse de Jaque Catalain. La voici pour la 1.007 fois : 63, boulevard des Invalides, José Davert habite 60, boulevard Magenta, Paris; Charles Farrell, Studio Fox Film, Fox City Cal., et René Navarre, 7, rue Jules-Breton, Paris. Ronald Colman et Vilma Banky ont paru ensemble dans *L'ange des ténèbres*, la *Nuit d'automne*, la *Fiancée d'automne* et le *Marquis de Sade*. Les principaux interprètes de *Tao* sont Joé Hamman, Paul Hubert, André Deed, Gaston Norès et André Brabant.

MARY LOU. — Le meilleur jeune premier français actuel? Quelle embarrassante question ne posez-vous là. Mettons, quelques noms, par exemple, l'artiste chinois So-Sim qui était remarquable dans le film *Le Perroquet chinois*, réalisé en Amérique par un metteur en scène autrichien, François Rozet, que vous avez remarqué dans la *Cousine Betty*, Madame Récamier et *Trois jeunes filles nues*, habite 17, rue Eugène-Gilès, Paris.

LA CHATILLA. — La photo que nous avons publiée montrant Ramon Novarro sur le pont du Leviathan est authentique.

CROYEZ-VOUS que *Cinéma* publie des documents inexacts. D'ailleurs je ne connais pas un journal français qui publierait ainsi une photographie truquée. Ramon Novarro doit chanter dans un théâtre allemand. Nous lui avons consacré à ce sujet un article très documenté.

YVETTE DE ANDRIA. — Voici l'adresse de Germaine Rouer, 12, rue de la Jonquière, Paris.

TAKANOVA. — Je considère comme un excellent ami Jean Camera qui est un peu mon concurrent. Je le connais très bien, étant moi-même collaborateur à *Ciné-Miroir*, journal où il assume les mêmes fonctions que moi ici. Il est très difficile de faire du journalisme cinématographique. Les débuts sont très longs et puis peu rémunérateurs; ce n'est qu'à force de patience qu'on arrive à se faire connaître et à diriger une rubrique. Pourquoi n'avez-vous pas fait le concours de critique que vient de faire *Ciné-Magazine*. Il a permis à des « aspirants critiques », de se faire connaître. Oui, Brigitte Helm est mariée.

DEMETRIOS. — Vous n'avez qu'à adresser votre abonnement au service spécialisé qui vous inscrira aussitôt sur ses listes. Oui, le cinéma est une arme à double tranchant, il peut être moral, comme il peut être un mauvais éducateur. Mais je crois que les exemples pour ce dernier cas sont assez rares. Lisez donc l'interview de M<sup>me</sup> Chiappe, que nous avons publiée. La femme de notre Chef de Police traite justement de cette question.

WEISSBERG. — Ecrivez à Kate de Nagy par l'intermédiaire de la Hom Film, Friedrichstrasse, Berlin. Je signale que vous désirez correspondre avec un de nos lecteurs. (Weissberg, 9, rue Col. Boyle Galata, Roumanie.)

DEBASAC B. P. 277 ALEXANDRIE. — Pourquoi nos lecteurs d'Egypte ne pourraient-ils pas, eux aussi, correspondre avec d'autres lecteurs. Mais si, c'est pourquoi je publie votre adresse espérant que les lettres que vous recevrez seront nombreuses. Voici les adresses demandées : Amy Ondra, Films Sofar, 3, rue d'Anjou, Paris; Gina Manès, 1, rue Gabrielle, Paris; Brigitte Helm, U. F. A. Friedrichstrasse Berlin; Evelyn Brent, Studio Paramount, Hollywood, Cal.; Joan Crawford, Studio M. G. M. Culver City, Cal.; Roda Rode, Studio United Artists, Culver City, Cal. Vous pouvez écrire en français à chacun de ces artistes.

BENT E. HOTTIS. — Yes, the film *La Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc* is a very beautiful picture. Simone Genevois is perfectly well and the battle of Orleans is wonderful. Good bye, Sir.

JOSÉ-MARIA DE CERNÉA. — Mais certainement vous pouvez vous procurer le numéro de Noël de *Cinéma*. Pour cela envoyez-nous 2 fr. 20 en timbres. Voici l'adresse de Falconetti que vous nous avez demandée : 33, avenue des Champs-Élysées.

JEANNE D'ARC. — Mais si, l'adresse que je vous ai donnée est exacte, il n'y a dans le cinéma qu'un seul Geo Leclerc qui soit artiste et il habite rue Simon-Bercure. *Jeanne d'Arc* qu'écrit Aubert sortira de nouveau en public, en octobre prochain, c'est-à-dire au début de la saison 1929-1930.

160 R. 32. — Pour vous procurer les numéros 20, 21 et 22 qui vous manquent, il vous suffit de nous envoyer 3 fr. 45 en timbres-poste. Ils vous seront alors adressés par retour du courrier. Votre pseudonyme ressemble tout à fait à un numéro d'auto.

ROBAIRES. — Nous avons consacré un long article à Louise

Brooks dans un numéro du début de mai. Oui, vous pouvez lui écrire à Paris, par l'intermédiaire des Films Sofar, 3, rue d'Anjou. M. C. A. Morski, chef de la propagande de cette Société, transmettra votre lettre à sa destinataire.

NATHALIO GONZALES. — Je signale que vous désirez correspondre avec une lectrice française de *Cinéma* et avec votre compatriote Dolores de la Cierla. Seriez-vous alors assez aimable, s'il vous plaît, de donner votre adresse, pour que je puisse vous transmettre les lettres qui nous seront adressées.

AINA. — Sarah Bernhardt en effet a tourné dans plusieurs films, notamment dans *Métra français*, *Jeanne D'Arc* et *La royauté*. Nous consacrerons peut-être dans un prochain numéro un article à cette remarquable artiste.

CIGALOUETTE. — Pour écrire à un artiste, vous pouvez lui adresser directement votre lettre ou bien envoyer celle-ci à nos bureaux. Nous nous ferons un plaisir de la transmettre à l'intéressé. Pour avoir les adresses des artistes, vous n'avez qu'à me les demander; je vous donnerai dans ce courrier celles qui vous intéresseront. Vous pouvez écrire en signant votre lettre d'un pseudonyme.

LE RAT. — L'adresse de Simone Genevois est la suivante : 4, avenue de la Princesse, au Vésinet (Seine-et-Oise), et celle d'Ivor Novello : 42, Cranbourn Street, London W. 1. Mais oui, vous pouvez écrire à Simone Genevois; l'excellente interprète de *La Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc* répond aux lettres de ses admirateurs. Je suis certain que si vous lui demandez une photographie dédiée elle vous donnera satisfaction.

ROSAONDE. — Vous avez raison Charlie Chaplin est un artiste étonnant. Aucun autre ne l'a encore égalé. C'est un grand tragédien et un merveilleux observateur. Je préfère *La rue vers l'or* au *Cirque*, bien que ce dernier film soit très bien. D'ailleurs, tous les films de Charlie Chaplin, même ceux que celui-ci a tournés autrefois à la Mutual ou à Essanay, sont étonnants. Attendez son prochain film *Les lumières de la ville*; Charlie Chaplin ne manquera pas de nous étonner encore une fois.

JAN D'OC. — Greta Nissen a tourné plusieurs films pour Paramount aussi *La blonde et la brune* avec Menjou; elle a également tourné pour Fox dans *L'insoumise* aux côtés de Charles Farrell. Greta Nissen est une de ces artistes d'Hollywood qui un jour tourne pour Paramount, un autre pour la Metro-Goldwyn et le surlendemain pour Universal. Vous pouvez toutefois lui écrire au studio Famous Players Lasky, à Hollywood Cal.

MICROBE A ROULETTES. — Georges Carpentier a tourné plusieurs films; son premier avait pour titre *Le boxeur en robe*, homme et fut réalisé en Angleterre. Vous l'avez vu récemment dans *La symphonie pathétique* dont il interprétait le principal rôle. Vous pouvez lui écrire à la Luna Film, 18, rue Balbi, qui transmettra votre lettre au sympathique boxeur. A mon tour maintenant de vous poser une question : Pourquoi avez-vous choisi un pseudonyme aussi baroque?

CLAIR OBSCUR. — Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises de Mary Astor qui, il me semble bien, a déjà eu l'honneur de paraître en couverture.

M<sup>me</sup> MARIONNE POLIDORI, AU PONT DE PIERRE, à CHARLEU, (LOIRE) désirerait faire de même.

L'HOMME AU SUNDLIGHT.

Toutes les Vedettes portent des Bas Bourvier ..... faites comme elles!



*Se maquiller, c'est bien  
Se démaquiller...  
c'est encore mieux*

La Crème DIALINE est la seule  
crème qui réalise le nettoyage  
complet du visage : Son  
extrême pureté en per-  
met l'emploi même  
pour le délicat  
démaquill-  
lage des  
yeux.

CHACQUE SOIR,  
UTILISEZ... LA

**DIALINE**

*La Crème des Vedettes  
La Vedette des Crèmes*

Frs : 18 Le tube grand modèle

Un échantillon est envoyé gratuitement  
sur simple demande à nos laboratoires.

Dans toutes les bonnes Maisons, et aux  
Laboratoires DIALINE, 128, rue Vieille-du-Temple  
PARIS-3<sup>e</sup>

**RADIO P B**

le plus grand spécialiste de postes valises

101, rue de Prony, PARIS. - Wag. 39-99

**solde**

jusqu'à fin juin

**150 postes valises**

ayant servi d'appareils de démonstration

**5, 6, 7 LAMPES MUNIS DU PICK-UP**

Garantis deux ans

**VALEUR : 2.000, 3.000 et 4.000 francs**

**AUX PRIX EXCEPTIONNELS : 800, 1.000 et 1.600 francs**

et vous prie de venir entendre  
ses dernières créations de mai 1929

**SON 6 LAMPES A 3.950 FR.**

**SON 7 LAMPES A 5.100 FR.**

et son fameux Radio-Orchestre 9 lampes avec Pick-Up  
à 7.300 francs avec boîte spéciale d'alimentation



**VOULEZ-VOUS un pull-over  
fait à la main pour vous ?**

D'APRES VOTRE DESSIN ET AVEC  
LES TEINTES QUE VOUS AIMEZ

Les "Tricots fait main" le réaliseront en 12 jours, avec les  
laines de première qualité, marque "Les Laines du Pingouin".

Pour **295 fr.** avec manches et **250 fr.** sans manches

TOUS FRAIS COMPRIS

EXPÉDITION CONTRE REMBOURSEMENT

**La Princesse DOUDJAM**

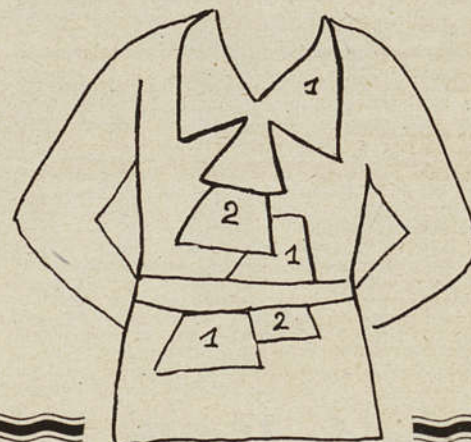
1<sup>er</sup> Prix au Championnat des Cocktails

qui, le 26 juin, souriait dans son pull-over, créé exclusivement par elle et  
pour elle, nous avait envoyé son croquis le 14 juin.

**FAITES COMME ELLE : AYEZ CONFIANCE EN NOUS**

ADRESSEZ A "TRICOTS FAIT MAIN" 28, RUE DE LA PÉPINIÈRE, PARIS  
VOTRE CROQUIS...  
LES TEINTES ÉCHANTILLONNÉES...  
TOUR DE TAILLE...  
LONGUEUR TOTALE...  
SPÉCIFIER L'ÉPAISSEUR DESIRÉE :  
LÉGER...  
NORMAL...  
ÉPAIS...

LES CROQUIS REÇUS SONT CONFIDENTIELS



Une voiture bien habillée en vaut deux...

Ce cabriolet pratique, aux lignes d'une élégante sobriété,  
a été exécuté par le carrossier Bessonneau, qui se charge  
également de toutes réparations, transformations, aux  
meilleures conditions — Poste de peinture-émail "Duco"



M. Marcel Journet, de l'Opéra.

Chaque être a sa personnalité  
et son charme.

Le talent de l'Artiste Photographe

**ROGINSKY**

consiste à les mettre en valeur.

Voyez-le à son studio

**53, AVENUE DES TERNES**  
une visite vous convaincra.

Une remise de 10 % est  
réservée à nos lecteurs.

TÉLÉPHONE :  
GALVANI 37-32



**CHEVEUX  
BLANCS**

Signe de vieillesse

Teignez-les en vingt minutes avec un peu  
d'eau et des comprimés PARIX. Résultats  
garantis. Franco, 16 francs. Bonnes maisons  
et LALANNE, 104, fg. Saint-Honoré, Paris.

UN TRIOMPHE DE LA SCIENCE MODERNE

**LE BAIN SVELTESSE LEICHER**

N° 1001

Le triomphe de la science moderne  
donne la ligne et la beauté.

Demandez-le chez votre fournisseur habituel ou au dépôt :  
24, avenue de l'Opéra (Maison Viville-Yardley).

TAILLEUR POUR HOMMES ET DAMES

**H. Cambourakis**

MÉTRO : 2 VAVIN  
C. CH. POST. PARIS 610-94  
R. C. SEINE 203.670

143, Boulevard Raspail  
PARIS-VI<sup>e</sup>

RÉDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

Compte Chèques postaux Paris 1299-15.

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant : GASTON THIERRY.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE

ET COLONIES :

3 mois... 12 fr.

6 mois... 23 fr.

1 an... 45 fr.

ÉTRANGER :

(tarif A réduit) : 3 mois,

17 fr., 6 mois, 32 fr.

1 an, 62 fr.

(tarif B) : Bolivie, Chine,

Colombie, Danzig,

Danemark, États-Unis,

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 3<sup>e</sup>

Grande-Bretagne et

Colonies anglaises (au

Canada), Irlande, Islande,

Italie et colonies, Japon,

Norvège, Pérou, Suède,

Suisse : 3 mois, 19 francs ;

6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.

jeudi de chaque mois.

**PHOTOLUX  
CINÉMONDE**

Magnifiques portraits  
de luxe, tirés en héli-  
gravure, sur bristol  
crème, de format  
27 x 37 (format de  
cette revue) et mis  
sous une élégante  
pochette.

**POCHETTE N° 1**

RAMON NOVARRO  
JAQUE CATELAIN  
CLARA BOW  
NORMA SHEARER  
LILY DAMITA

**POCHETTE N° 2**

RAMON NOVARRO  
RUDOLPH VALENTINO  
BRIGITTE HELM  
GRETA GARBO  
NORMA SHEARER

**POCHETTE N° 3**

JAQUE CATELAIN  
RUDOLPH VALENTINO  
LILY DAMITA  
BRIGITTE HELM  
CLARA BOW

**POCHETTE N° 4**

RAMON NOVARRO  
RUDOLPH VALENTINO  
JAQUE CATELAIN  
GRETA GARBO  
NORMA SHEARER

**POCHETTE N° 5**

RAMON NOVARRO  
RUDOLPH VALENTINO  
JAQUE CATELAIN  
LILY DAMITA  
BRIGITTE HELM  
CLARA BOW  
GRETA GARBO  
NORMA SHEARER

Les portraits de vedettes dans les  
différentes pochettes sont toujours  
les mêmes.

Les envois aux lecteurs de Cinémonde  
seront faits franco de port et d'embal-  
lage (emballage sous carton assurant  
l'arrivée en parfait état de ces belles  
épreuves), dès réception du montant  
de la commande.

**PRIX**

Pochettes N° 1, 2, 3 ou 4. 20 fr.

N° 5... 35 fr.

Un seul portrait au choix. 5 fr.

**Chemiserie  
du Parnasse**

97 Boulevard du Montparnasse

Tél: Littre 74-07

près le Sélect

REPRESENTANTS GÉNÉRAUX :

GRANDE-BRETAGNE : Dolorès Gilbert, Tudor

House, 36, Armitage Road, Golders

Green, N. W. 11.

ALLEMAGNE : A. Kossowsky, Reichskanzler-

platz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tél. :

Westend 242.

ÉTATS-UNIS : Jacques Lory, 1726 Chiroke

Av., Hollywood, California.

GRAV. ET IMP. DESFOSSÉS-NEOGRAVURE.



NILS ASTHER